



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

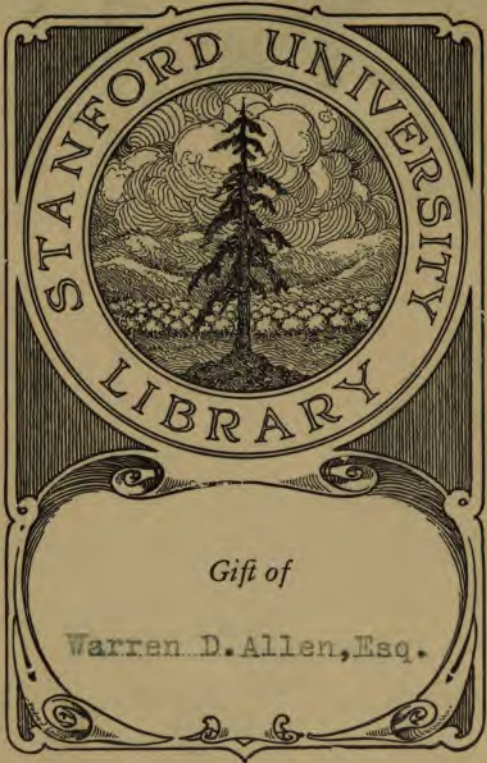
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

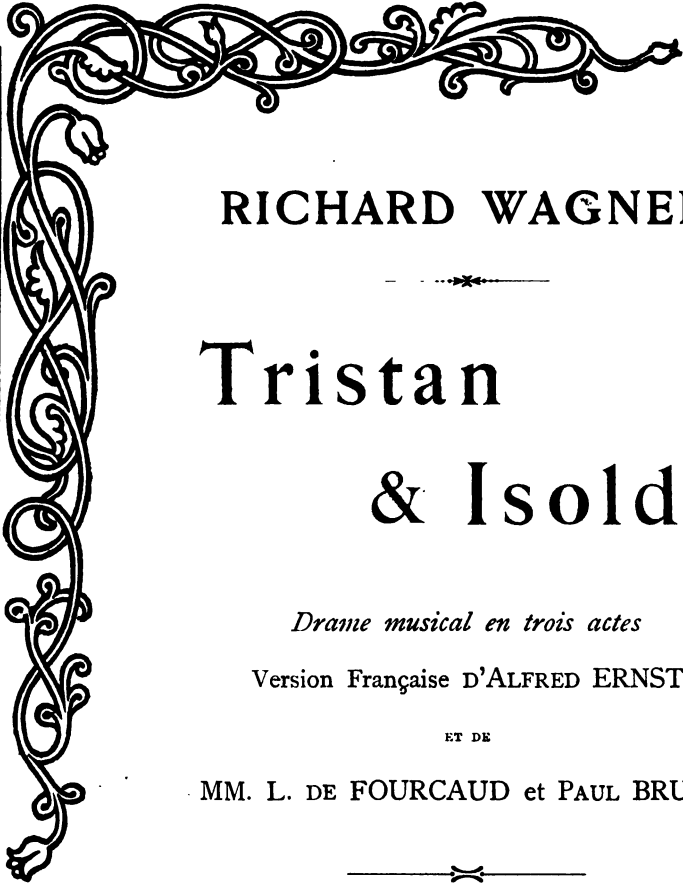
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Gift of

Warren D. Allen, Esq.



RICHARD WAGNER

Tristan
& Isolde

Drame musical en trois actes

Version Française d'ALFRED ERNST

ET DE

MM. L. DE FOURCAUD et PAUL BRUCK

COSTALLAT & Cie, Editeurs

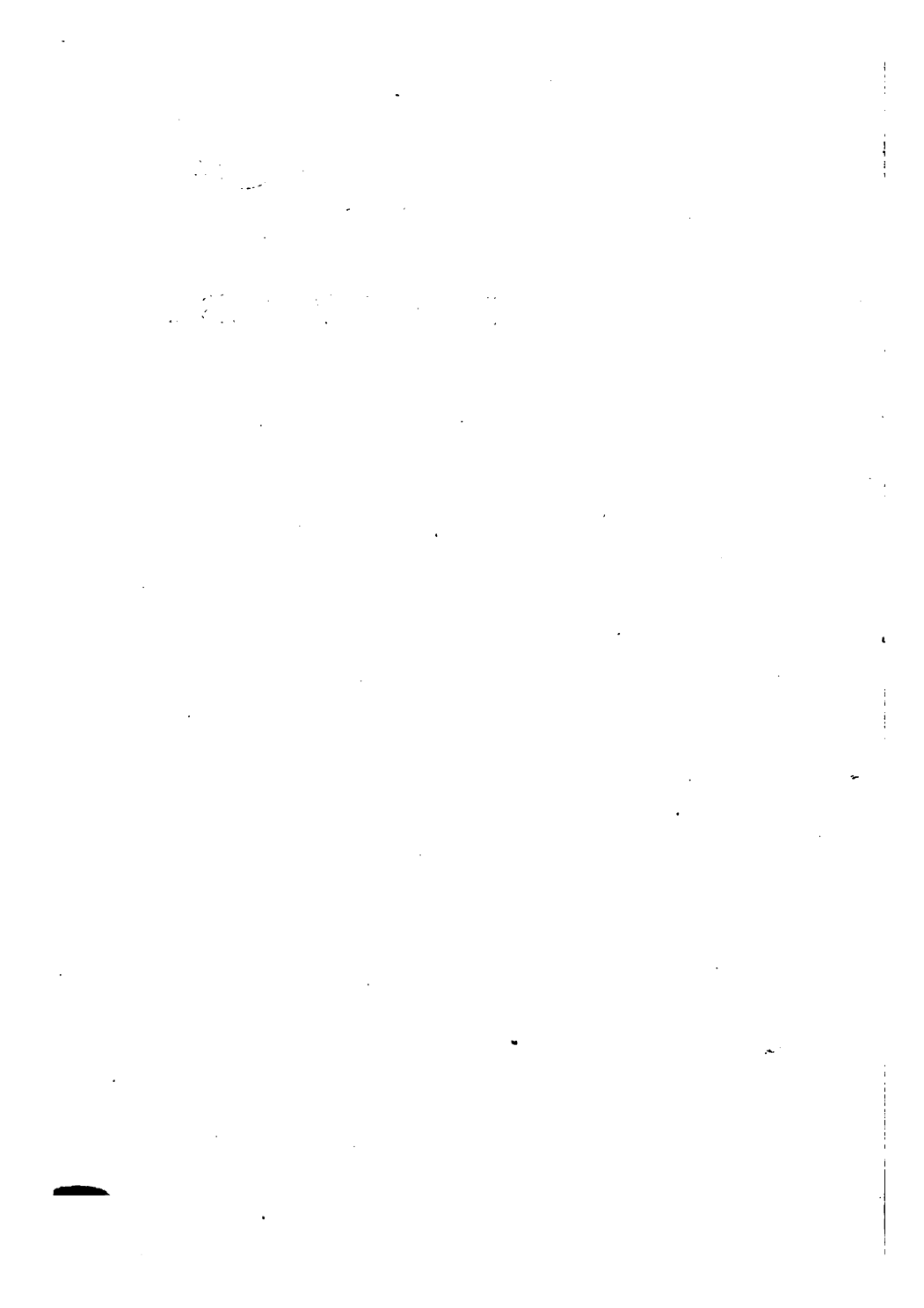
15, Rue de la Chaussée-d'Antin PARIS

ERNEST FLAMMARION
26, Rue Racine, PARIS

BREITKOPF & HÄRTEL
LEIPZIG

1902

5^e EDITION



RICHARD WAGNER

Tristan & Isolde

Drame musical en trois actes

Version Française d'ALFRED ERNST

ET DE

MM. L. DE FOURCAUD et PAUL BRUCK

COSTALLAT & C^{ie}, Editeurs

15, Rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS

ERNEST FLAMMARION

26, Rue Racine, PARIS

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG

W

11:50
WEST 84e
493817

my 8 letters

YOUNG WOMAN

PREFACE

A. Monsieur Charles LAMOUREUX,

Lorsque notre cher et malheureux ami Alfred Ernst fut brusquement enlevé par la mort, au mois de mai 1898, il avait pleinement achevé ses belles traductions musicales équirythmiques et quasi littérales des grands drames Wagnériens, à l'exception de *Tristan et Isolde*. De longs fragments des scènes capitales du premier acte, une notable partie de la scène d'amour du second, quelques-unes des plus poignantes pages de l'agonie de Tristan au troisième et le chant final d'Isolde étaient, à vrai dire, bien plus qu'ébauchés ; mais ces morceaux isolés flottaient parmi les lacunes. La découverte de quantité de notes préparatoires, crayonnées dans les blancs d'une partition qui nous avait échappé tout d'abord, vint, par bonheur, nous offrir de précieuses indications pour ce qui restait à faire et l'idée naquit en nous d'elle-même de compléter l'œuvre selon les vues du très regretté traducteur et en utilisant ses matériaux amassés. Encouragé par la famille et par les meilleurs amis d'Alfred Ernst, j'ai pris la charge de cet achèvement, auquel a bien voulu s'associer M. Paul Brück, l'ancien camarade du pauvre disparu à l'Ecole polytechnique, son compagnon, son confident des bonnes et des mauvaises heures. Ainsi s'est faite la présente traduction. En notre profonde et toute consciente admiration pour l'extraordinaire tragédie d'amour de Richard Wagner, dont il s'agissait de sauvegarder autant que possible, en les transportant en notre langue, les fortes et subtiles expressions, nous avons eu à cœur de nous constituer, comme religieusement, les exécuteurs testamentaires de celui qui a le plus efficacement travaillé, chez nous, à faire passer les créations du maître du domaine strictement germanique au patrimoine universel.

Le lecteur sait d'avance qu'il n'a pas à chercher, ici, une version de genre libre, visant à plaire par elle-même et tendant à valoir en dehors de la musique. Ces sortes de versions ne sont admissibles qu'exécutées avec le concours de l'auteur qui consent à y adapter sa partition par des adjonctions et des suppressions de notes, des modifications de rythmes et des remaniements de détail. L'auteur mort ou se refusant à ces adaptations arbitraires, nul n'a le droit, sous aucun prétexte, d'altérer ses notations au profit de paroles arrangées ou dérangées. Bien autrement légitime est la traduction qui se resserre en l'œuvre comme sur un lit de Procuste et, coûte que coûte, se particularise comme le texte étranger dans la partition afférente. Peu importe que, rudement fidèle et, parfois, un peu bizarre, elle exige de l'amatour, pour être comprise absolument, un certain degré d'initiation spéciale. Elle se défend par le principe même de sa fidélité au but lyrique.

Les traducteurs de *Tristan* ont désiré, par dessus tout et en tout, laisser au chef-d'œuvre traduit au moins le reflet de sa physionomie originelle. Ils n'espèrent point satisfaire ceux-là qui, d'une conception dramatique

allemande, réalisée suivant le plus pur et le plus haut esprit germanique sur d'intimes données humaines, voudraient que l'on tirât une conception dramatique française, uniquement conforme, dans sa réalisation, à l'esprit français. Leur ambition s'arrête à obtenir le suffrage de quiconque aspire à pénétrer les productions de tout pays en leurs intentions et leurs formes. Le texte en langue française, établi par eux pour être chanté, est décalqué, du mieux qu'ils ont su le faire, à la fois sur le texte allemand et sur la musique. Il ne saurait, par conséquent, se détacher de l'œuvre musicale. En abrégé, c'est dans la musique, avec la musique et par la musique qu'il peut seulement avoir sa vraie signification et sa vie.

Ce point de vue rigoureux mérite quelques explications.

Aux drames de Richard Wagner l'union apparaît si parfaite, si préméditée, si substantiellement organique entre la parole, le chant et la symphonie que toute traduction libre dénature forcément la conception interne, impérieusement unitaire. La parole est l'affirmation des faits humains; le chanten est l'expression agrandie, expansive et lyrique; la symphonie est le mode de développement des réalités, principalement intérieures, révélées par le chant. Ainsi tout part de la parole, s'élève par le chant en qui se fondent l'idée, l'image et le sentiment ou la passion, et se diversifie typiquement par la progression symphonique. Avec l'organisme leit-motival, il y a toujours, par la force des choses, une étroite correspondance du mot essentiel, évocateur de l'idée et de l'image, générateur de la mélodie, à la déduction thématique immédiate. Intervertissez l'ordre des mots importants, la déduction motivale perd sa logique, sa précision ou sa clarté. Le premier souci du traducteur wagnérien doit donc être de respecter énergiquement, non pas simplement le sens général, mais encore le mouvement voulu du discours et jusqu'à la place des vocables caractéristiques, sous peine de rompre le lien nécessaire qui rattache la parole au chant et le chant à la symphonie, de troubler l'harmonieux équilibre d'où naît l'émotion et de déconcerter l'auditeur.

Wagner n'est ni un poète subordonné à un musicien, ni un musicien subordonné à un poète. Les deux facultés s'accointent en lui au service d'un génie unique. Il est souverainement un poète-musicien. L'un et l'autre éléments de sa création, le poème et la musique, jaillissent de la même source au point de s'identifier. Le style poétique du maître est, verbalement, une admirable émanation de l'esprit musical. Concis quelquefois jusqu'à la compression et, quelquefois, sous l'empire du lyrisme infini, s'horizontnant jusqu'au mystère, comme dans le finale de *Tristan*; invariablement condensé même en ses suprêmes élargissements; mettant constamment en évidence les *mots-sommets* qui sont l'ossature même du discours; ouvrant d'incessants mirages au-dessus et au delà des mots prononcés; merveilleusement riche en images et faisant partout déborder la pensée de la phrase, totalement dédaigneux, enfin, des modes de virtuosité ostensible, ce style impose aux intelligences des suggestions; il rend la musique, née virtuellement avec lui, indispensable pour la décisive expression des choses dites. Comment donc aurait-on chance d'en faire comprendre ou même pressentir l'originale puissance hormis en tâchant à tout traduire, sous la musique, par des équivalences poussées jusqu'à l'impression de la littéralité.

D'autre part, il sied de considérer les constructions grammaticales alle-

mandes. Que de phrases s'attaquent hardiment par le verbe ! Que de robustes raccourcis ! Que d'inversions audacieuses ! Que de nuances imprévues résultant des combinaisons de mots composés ! L'article ne se présente pas régulièrement comme en français. Facilement on le rejette. Fréquemment il relie les différents membres d'une longue phrase, laquelle, mise en notre idiome, traîne et s'embarrasse quoi qu'on en ait. Tout prend, en somme, un aspect violemment septentrional, souligné par une fermeté d'accentuation tonique inconnue chez nous. Il est clair qu'en ces conjonctures la traduction plus ou moins littérale, équirythmique, ne donnera jamais rien que d'abrupt et d'étrange. Que si, pourtant, on veut traduire des poèmes écrits suivant les caractères du parler germanique en bon français d'académie, il faut les séparer de toute notation musicale. Le bon français d'académie substitué à l'allemand déplacerait la plupart des membres de phrase, détruirait les intimes rapports de la parole au chant, se déroberait, presque fatalement, aux exigences prosodiques, sacrifierait l'unité de la conception et de l'expression. Mieux vaut cent fois prendre un texte musical comme il est, l'aborder en musicien et lui laisser sa forme authentique. Est-ce un si grand mal, au bout du compte, qu'un ouvrage allemand sente son origine dans tout dialecte étranger ?

Alfred Ernst, qui avait commencé cette traduction de *Tristan et Isolde*, à laquelle son nom reste justement attaché, n'eut jamais une autre doctrine en matière de version d'œuvres lyriques. Il estimait qu'il n'appartient à personne de travestir le drame d'un Wagner en le soumettant à des conditions qui ne sont pas les siennes. A son exemple et en continuant son travail, nous avons cherché à ne pas sortir des conditions vraies. Ce n'est pas un goût particulier, c'est l'union des paroles allemandes et de la musique qui commande ces tours elliptiques, ces inversions et ces rudesses. D'aucuns en pourront sourire. Qu'ils veuillent bien envisager, néanmoins, les difficultés de la tâche et se dire, au surplus, que nous eussions désiré faire beaucoup mieux. Mais qu'ils nous rendent aussi cette justice, que nous avons reproduit le plus possible le mouvement du style, laissé à leur place la plupart des mots importants, conservé les images, fait droit aux rythmes et aux accents et pris souci de la vocalité autant qu'il était en nous. Et puisse notre travail, en dépit de ses défauts inévitables, contribuer à procurer à quelques-uns la sensation et le sentiment voulus par le maître !

M^{me} Richard Wagner a honoré de son suffrage la version d'Alfred Ernst, achevée par ses amis, en la désignant à M. Lamoureux pour ses magnifiques représentations de *Tristan* à Paris. Je saisis l'occasion de lui adresser publiquement notre hommage de reconnaissance.

L. DE FOURCAUD.

Paris, 20 Octobre 1899.

RICHARD WAGNER

TRISTAN & ISOLDE

Drame Musical en Trois Actes

Version Française d'Alfred ERNST et de MM. L. de FOURCAUD

et Paul BRUCK

DÉCORS DE MM. RUBÉ ET MOISSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS

AU NOUVEAU THÉÂTRE (RUE BLANCHE)

Le Samedi 28 Octobre 1899

Sous le Patronage de la Société des Grandes Auditions de France

CHARLES LAMOUREUX

Directeur et Chef d'Orchestre

	{	M ^{me} FÉLIA LITVINNE
ISOLDE	{	M ^{lle} LINA PACARY
	{	M ^{lle} JANSSEN
	{	M ^{me} BRÈMA
BRANGÈNE	{	M ^{me} DARLAYS
	{	M ^{lle} SPANYI
	{	M. GILBERT
TRISTAN	{	M. LAFARGE
	{	M. SAINPREY
KURWENAL	{	M. CHAIX
	{	M. VALLIER
LE ROI MARKE	{	M. CHALLET

Les autres rôles : MM. LUBET, VAN LOO, OUTHIER, SACAREAU, DUFOUR

ARGUMENT DU DRAME

ANTÉCÉDENTS DE L'ACTION. — *Tristan, chevalier breton, vit à la cour de son oncle, le roi de Cornouailles, Marke. Le royaume de Marke a été, naguère, assailli par les Irlandais, sous la conduite du preux Morold, fiancé à Isolde, fille du roi d'Irlande. Tristan s'est battu avec Morold et l'a tué. La tête coupée de l'Irlandais a été odieusement envoyée à Isolde.*

Sur ces entrefaites, Tristan, rongé, depuis le combat, de blessures affreuses, atterrit au rivage d'Irlande, où il se cache sous le nom de « Tantris », renversement de son propre nom. Isolde, experte en l'art de guérir, assure son retour à la vie. Elle ne tarde pas, cependant, à reconnaître dans le faux Tantris, Tristan, le meurtrier de Morold. Le tranchant de son épée se creuse, en effet, d'une ébréchure où s'ajuste précisément un éclat d'acier trouvé dans la tête du preux. Isolde, à cette découverte, a eu la pensée de frapper l'étranger; mais, au moment où elle brandissait le glaive, un regard de Tristan l'a désarmée et son cœur s'est ému de pitié. L'amour, en cette minute, est entré au cœur des deux héros, à leur insu.

De retour en Cornouailles, Tristan supplie le roi Marke, vieux et sans enfant, d'épouser Isolde. Lui-même, loyal, reçoit la charge d'aller chercher la royale fiancée. Il ne sait pas qu'en offrant Isolde il sacrifie celle que le destin a réellement faite pour lui et qu'il se sacrifie lui-même, né pour elle seule. Les conséquences de cette terrible situation forment tout le sujet du drame.

ACTE PREMIER. — *Sur le vaisseau qui porte Isolde en Cornouailles, conduite par Tristan, la jeune fille souffre de n'être pas aimée; le héros se défend par sa réserve de l'amour qui l'envahit. Sur un ordre exprès d'Isolde, il se rend auprès d'elle. Elle veut se réconcilier avec lui dans la paix de la mort. Mais, au lieu d'un poison, c'est un philtre d'amour qu'ils boivent. Lorsqu'on aborde au rivage, on a grande peine à dérober au roi Marke la fatale violence de leur passion. — Deux personnages épisodiques, l'écyer Kurwenal*

et la suivante *Brangæne*, représentent, auprès des deux héros, la haute et simple fidélité.

ACTE II. — Trois scènes : l'attente d'*Isolde*, guettant *Tristan* dans la nuit, tandis que s'éloigne la chasse du roi; la réunion des deux amants et leur surprise par *Marke*, averti par le courtisan *Melot*. La première scène est un immense nocturne; la seconde où se développe philosophiquement et passionnellement l'idée de l'illusion dont le couple a été victime quand *Tristan* n'a pas compris qu'*Isolde* ne pouvait appartenir qu'à lui. Dans le langage poétique adopté par le maître, le jour caractérise l'illusion même et la nuit la pleine absorption de deux êtres choisis et prédestinés en la vie supérieure. Dans la dernière scène, le roi *Marke* prend *Tristan* pour un traître et *Tristan* subit un sort fatal. — Il est blessé à mort, en duel, par *Melot*.

ACTE III. — L'écuier *Kurwenal* a transporté son maître en Bretagne, au château natal de *Tristan*. Nous assistons à la longue et poignante agonie du preux, écoutant la mélodie ancienne d'un pâtre, rêvant, se souvenant des deuils d'autrefois et possédé de son immense amour. *Isolde*, appelée par *Kurwenal*, survient; mais *Tristan* meurt, arrachant lui-même les bandages de sa plaie, gagné par l'ivresse de la mort où *Isolde* va le rejoindre. Le roi *Marke*, qui a pu pénétrer le secret des choses par la révélation de l'erreur du philtre, faite par *Brangæne*, arrive trop tard. L'œuvre a pour conclusion l'hymne d'*Isolde* mourant d'extase, d'amour et de fidélité sur le corps de *Tristan*.

N. B. — Pour les commentaires sur *Tristan et Isolde*, voir H. S. Houston CHAMBERLAIN : *Richard Wagner et le Drame Wagnérien*; Alfred ERNST : *Richard Wagner et le Drame contemporain et l'Œuvre de Richard Wagner*; Maurice KUFFERATH : *Tristan et Isolde*; etc., etc. — Pour la traduction du drame en dehors des préoccupations musicales, voir la version en prose libre, due à CHALLEMEL-LACOUR, dans le volume *Quatre poèmes d'opéra*, de RICHARD WAGNER.

TRISTAN et ISOLDE

ACTE PREMIER

(Une tente, drapée de riches tapisseries à l'avant d'un navire. Au début de l'action, les tentures du fond sont abaissées, fermant la tente. D'un côté, un étroit escalier donnant accès dans l'intérieur du vaisseau. — Isolde est étendue sur un lit de repos, la tête soutenue par des coussins. — Brangène, relevant un pan de draperie, regarde par dessus bord).

La voix d'un jeune marin, chantant au haut du mât.

Vers l'Ouest
vagent mes yeux.
Vers l'Est
fuit la nef,
Frais court le vent
Au sol natal.
Enfant d'Irlande,
Où tardes-tu ?

Tel tes soupirs, le souffle
Par qui ma voile s'enfle !
Souffle, souffle, toi, vent :
Souffre, ah ! souffre, mon enfant,
Enfant d'Irlande,
O fière et douce enfant.

ISOLDE *(avec un tressaillement)*

Quel lâche me raille ?

(Elle regarde autour d'elle, comme égarée)

Brangène, toi ?
Dis, où sommes-nous ?

BRANGÆNE (*à l'entrée de la tente*)

Tout rayé d'azur (1)
le couchant reluit.
Doux et prompt
va le vaisseau.
Les flots apaisés
avant la vesprée nous portent au but.

ISOLDE

A quel but ?

BRANGÆNE

Cornouailles, vert pays.

ISOLDE

Non, jamais !
Ce soir, ni oncques !

(Brangæne laisse retomber la tenture et, très émue, s'approche d'Isolde)

BRANGÆNE

Qu'entends-je ? Dame ! Toi !

ISOLDE (*se parlant à elle-même avec emportement*)

O race déchue,
honte des ancêtres !
A qui, Mère,
passa ton pouvoir
sur tempête et flots en servage ?
O vieux savoir
d'enchantement,
aujourd'hui broyeur de vains philtres,
réveille ta force,
Art généreux.
Revis ; sors de l'âme
où tu languis.

(1) Var : *Pavoisé d'azur.*

Forts sont mes ordres,
Lâches rafales! (1)
Hardi, combats
et chocs d'ouragans!
A moi la tourmente
ivre de rage!
Hors du sommeil
la mer qui s'endort!
Montent du gouffre
ses folles fureurs!
Là est la proie
que je lui donne.

Brisez ce navire insolent!
Que ses restes soient engloutis!
Et tout ce qu'il tient
qui vit et respire,
pour mon merci, Vents, prenez-le!

BRANGÆNE (*épouvantée, s'empressant auprès d'Isolde*)

Oh! las! Ah! Ah!
Misère que je sentais!
Isolde! Dame!
Cœur chéri,
Que m'as-tu donc caché?
Pas une larme
en toi pour ton père et ta mère!
Juste un salut
à ceux qui restaient là-bas.
Ton foyer tu quittes,
froide, sans voix,
blême, muette.
Sur la mer
tu t'épuises, (2)
sans repos,
roide, amère,

(1) Var : *Vents, qu'on m'écoute!*

(2) Var : *Abstinence; — nul repos.*

folle, en feu !
 Tout m'accable
 Quand tu souffres.
 Pour toi n'être rien !
 Voir ton cœur fermé !
 Oh ! révèle
 ton tourment.
 Parle, parle,
 dis ton mal.
 Dame Isolde,
 Oh ! tant aimée !
 Si de toi je suis digne,
 écoute encor Brangène.

ISOLDE

De l'air ! De l'air !
 Je me sens mourir.
 Ouvre ! Ouvre, là — tout !

(Brangène ouvre précipitamment les tentures du milieu)

SCÈNE II

(On voit la longueur du navire jusqu'au gouvernail et, par dessus bord, la mer et l'horizon. — Près du grand mât, des marins étendus, qui travaillent aux cordages. Plus loin, des chevaliers, des écuyers, également couchés. Puis, Tristan debout, pensif, les bras croisés, regardant les flots, et Kurwenal, à ses pieds, allongé à son aise.

Du haut du mât on entend de nouveau la voix du mousse).

LA VOIX DU JEUNE MARIN

Tel tes soupirs, le souffle
 Par qui ma voile s'enfle !
 Souffle, souffle, toi, Vent.
 Souffre, ah ! souffre, mon enfant.

ISOLDE *(les yeux attachés sur Tristan et se parlant à elle-même)*

Moi, l'élire !
 Moi, le perdre !

Fier et pur !
Noble et vil !
Mort voua ce front !
Mort voua ce cœur !

(à Brangæne, avec un sourire inquiet)

Ce serf-là, que t'en semble ?

BRANGÆNE *(suivant la direction de son regard)*

Quel dis-tu ?

ISOLDE

Là, ce brave
dont le regard
se cache au mien
empli de crainte
et de pudeur.

Oui, qu'en penses-tu ?

BRANGÆNE

Vises-tu Tristan,
Cher amour ?

La perle des royaumes,
le preux parmi les preux,
héros que nul n'égale,
trésor du pur honneur !

ISOLDE *(ironiquement)*

Le lâche qui recule
et fuit du mieux qu'il peut !
Pour fiancée, c'est une morte
qu'il a conquise au roi.

Trouves-tu vagues
Mes discours ?
Parle toi-même
à ce héros.

Osera-t-il venir ?

Le juste hommage,
 les égards
 qu'attend sa dame,
 il en fait oublié.
 Mon regard, à moi, l'épouvante,
 ce preux que nul n'égale.
 Oh ! il sait bien
 pourquoi !
 A son fol orgueil
 porte mon ordre exprès.
 Il me doit servir.
 Donc qu'il vienne à l'instant.

BRANGÆNE

Faut-il qu'il vienne
 rendre hommage ?

ISOLDE

Mon ordre est tel :
 Vassal, qu'il craigne
 sa Maîtresse,
 Moi, Isolde.

(Sur un geste impérieux d'Isolde, Brangæne s'éloigne, passe devant les marins qui travaillent et traverse le pont jusqu'à la poupe. Isolde, en la suivant d'un œil fixe, recule vers le lit de repos au chevet duquel elle reste appuyée pendant le dialogue suivant. Son regard ne quitte pas l'arrière du navire.)

Kurwenal, qui voit venir Brangæne tire son maître par son vêtement sans se lever.)

KURWENAL

Hé là ! Tristan !
 Message d'Isolde.

TRISTAN *(tressaillant)*

Quoi donc ? Isolde ?

(Il se remet tout de suite, tandis que Brangæne s'approche et s'incline devant lui.)

TRISTAN

De ma maîtresse?
Quel message
doit entendre
son féal
de ta fidèle voix?

BRANGÆNE

Messire Tristan,
Ma maîtresse
Dame Isolde
Veut te voir.

TRISTAN

Est-ce ennui du voyage?
Voici la fin.
Certes, avant la nuit
nous abordons.
Tout ce que veut notre reine
soit pour nous sacré.

BRANGÆNE

Près d'elle Tristan
se rendra :
Tel est son ordre exprès.

TRISTAN

Vois : en ces vertes plaines
Qu'aux yeux l'azur nuance.
 Marke espère
 ma maîtresse.
Vers lui pour la conduire
bientôt j'irai la prendre.
 Point ne cède
 un tel droit.

BRANGÆNE

Messire Tristan,
point d'erreur.
Tu te dois
à son appel.
Elle te veut près d'elle
et, serviteur, t'attend.

TRISTAN

En toute place
où je suis,
fidèle, je défends,
ô femmes, votre honneur.
Si de la barre
je m'en vais,
comment conduire la nef
vers Marke, mon Seigneur ?

BRANGÆNE

Tristan, Messire,
te moques-tu ?
L'humble servante
s'exprime mal : (1)
Mais ma maîtresse dit :
(ce furent ses paroles)
« Mon ordre est tel :
« Vassal, qu'il craigne
« Sa Maîtresse,
« Moi, Isolde. »

KURWENAL (*se levant tout à coup*)

Puis-je pas lui répondre ?

TRISTAN (*tranquillement*)

Quelle réponse te vient ? (2)

(1) Var : *As-tu des doutes
sur l'humble fille ?*

(2) Var : *Que vas-tu bien riposter ?*

KURWENAL

Par ta voix,
sache dame Isolde :

Qui Cornouailles
et trône anglais
à l'Irlandaise obtient,
ne peut pas être
son vassal
alors qu'il l'offre au roi.

Un fier seigneur,
Tristan le preux !
Il l'est : dis-le. Qu'importe
Qu'en grondent mille Isoldes !

(Tandis que Tristan, par ses gestes, s'efforce de le faire taire et que Brangæne s'apprête à se retirer. Kurwenal lui chante ce qui suit avec violence. Elle s'éloigne embarrassée.)

KURWENAL

Sire Morold
sur la mer s'en vint
lever tribut en Cornouailles.
Une île sort
des flots déserts.
C'est là qu'on fit sa tombe.
Sa tête pend (1)
chez les Irlandais,
tribut payé
par les Anglais.
Hé ! notre fier Tristan !
Comme il paie le tribut !

Kurwenal, pris à partie par Tristan, est descendu dans la chambre d'avant du navire. Brangæne, vivement troublée, revient auprès d'Isolde, en laissant derrière elle, retomber la tenture.

(On entend les matelots reprendre avec entrain la fin de la chanson.)

(1) Var : Seul pend son chef.

LES MATELOTS

Sa tête pend (1)
 chez les Irlandais,
 tribut payé
 par les Anglais.
 Hé ! notre fier Tristan !
 Comme il paie le tribut !

SCÈNE III.

(Isolde se lève avec des gestes de rage et de douleur. Brangæne se jette à ses pieds.)

BRANGÆNE

Las ! Ah ! Las !
 Quelle offense !

ISOLDE

Voyons ! et Tristan ?
 Je veux, moi, tout apprendre.

BRANGÆNE

Ah ! par pitié !

ISOLDE

Dis tout sans frayeur.

BRANGÆNE

Réponse douce,
 mais refus.

ISOLDE

Tu précisas mon ordre ?

BRANGÆNE

Auprès de toi
 requis d'aller :

(1) Var : *Seul pend son chef.*

« Où que je sois,
 (ainsi dit-il),
 fidèle, je défends,
 O femmes, votre honneur.
 Mais de la barre
 si je sors
 comment conduire la nef
 vers Marke, mon seigneur? »

ISOLDE (*d'une amertume profonde*).

« Comment conduire la nef
 vers Marke, mon seigneur... »
 Avec le tribut qu'il porte
 en notre Irlande pris?

BRANGÆNE

Les mots qu'a dits ta bouche
 quand je les ai redits,
 Il a laissé son Kurwenal...

ISOLDE

Ah ! j'entendis cet homme. —
 Ses mots me sont présents,
 Tu sais par lui, toi, ma honte ;
 or, sache d'où elle vient.

Aux rires,
 aux chansons qu'ils chantent
 bien puis-je avoir réplique !

Sur un bateau
 fragile, étroit,
 aux flots d'Irlande errant,
 en proie au mal
 gisait un homme
 faible, touché de mort.
 D'Isolde l'art
 lui fut connu.
 Ses huiles douces,

ses baumes forts
calmèrent ses blessures
au prix de mille soins.

En « Tantris »
(un nom d'inquiète ruse)
c'est « Tristan »
qu'Isold' bientôt découvre,
car, à l'épée qu'il porte
une entaille est visible
où le fragment d'acier s'ajuste
qu'au chef coupé
du preux d'Irlande,
par lâche affront transmis,
jadis trouva sa main.

Un cri me vient,
du fond du cœur.
Brandissant le fer,
je suis debout.
je vais tirer du traître
pour Morold mort, vengeance.
Lui, sur sa couche,
lève les yeux,
non vers le glaive,
non vers ma main :
Ses yeux aux miens s'attachent.
Sa détresse
émeut ma pitié.

Le glaive, lors, tombe à terre.
Où Morold fit blessure
je fais renaître la vie.
En son manoir qu'il rentre !
Que sa vue plus ne n'obsède !

BRANGÆNE

Surprise ! Comment regardais-je ?
Pour lui mes soins
aidaient aux tiens.

ISOLDE

Sa gloire, on te l'a dite :
« Hé ! notre fier Tristan !... »
Lui, l'hôte dont j'eus pitié !
Il m'a sans fin juré
mémoire et foi constante. (1)
Or, vois comme un preux
jure — et ment !

Un jour Tantris
est parti sous son masque,
mais Tristan
vient, le front hardi,
sur un vaisseau
superbe à voir,
demander
l'héritière d'Irlande
pour ce vieux roi de Cornouailles,
son oncle, le roi Marke !
Sous Morold, certes,
tous eussent tremblé
à nous proposer la honte.
Pour un prince
payant tribut
réclamer mon trône d'Irlande !
Ah ! Deuil sur moi !
J'ai livré
moi-même à tel affront mon cœur !
Le glaive vengeur
prêt à s'abattre
tremble et défaille
et, serve, j'ai — ce maître !

BRANGÆNE

Concorde, paix, alliance
par tous étaient jurées.

(1) Var : *Il m'a cent fois juré
de n'être ingrat ni traître.*

Bien doux nous était ce jour.
 Pouvais-je sentir
 ce qu'il cachait pour toi ?

ISOLDE

Vrais yeux d'aveugle !
 Ames troubles !
 Faible ardeur !
 Silence lâche !
 En sa jactance
 Tristan crie
 ce que j'avais célé.

Par mon silence
 il a vécu.
 De nos vengeances
 je l'ai gardé.
 Muette, enfin,
 je l'ai sauvé !

Et lui, traître, me vend !
 Vainqueur
 et d'orgueil gonflé,
 haut et clair
 n'a-t-il point dit ?

« Un vrai trésor,
 « mon oncle et roi.
 « Est-il plus noble hymen ?
 « Je vais quérir
 « la belle enfant.
 « Passages, routes,
 « on les sait.
 « Un mot, je vole
 « en son pays,
 « Isolde sera vôtre.

« C'est là de quoi me plaire ! » (1)
 Maudit sois, perfide !
 Maudit soit, ton front !

(1) Var : *J'ai goût à l'entreprise.*

Vengeance ! Mort !
Mort... nous prenne !

(Brangæne se précipite sur Isolde avec une tendresse emportée.)

BRANGÆNE

O douce ! Tendre !
Bonne ! Belle !
O maîtresse !
Mon Isolde !
Trêve, chère !
Sieds, toi là.

(Elle l'entraîne vers le lit de repos)

BRANGÆNE

Loin le trouble !
Loin cette rage !
Peux-tu te rendre folle,
te faire aveugle et sourde ?
Quoique ce Tristan
te redoive,
dis, est-il plus beau gage
que la plus belle des couronnes ?
Il t'est fidèle
et sert son oncle.
A son héritage,
droit et noble, il renonce,
t'en fait hommage
et reine te salue.

(Isolde se détourne)

S'il veut que Marke
soit ton époux,
son choix est-il si méprisable ?
Peux-tu chercher plus digne ?
De fier lignage
et doux de cœur,

qui donc est si fort,
 si glorieux ?
 Lui qu'un brave
 sans pareil seconde,
 Oh ! folle qui fuit la place
 d'épouse, près de lui reine !

ISOLDE (*les yeux vagues, fixés devant elle*)

Sans amour
 un tel héros,
 là, toujours le voir !
 Oh ! puis-je souffrir sa vue !

BRANGÆNE (*se rapprochant encore et toujours plus caressante*)

Eh quoi ! Méchante !
 sans amour !
 Où donc est l'homme
 qui point ne t'aime ?
 Mon Isolde, qui te voit
 aux yeux d'Isolde
 boit pour jamais l'amour.
 Mais qui sut te plaire (1)
 Serait-il froid,
 dupe d'un charme
 contre toi,
 je sais comment, moi,
 Vaincre sa malice
 au nom de l'amour puissant. (2)

(*Tout près d'Isolde, bas, en confidence.*)

L'art de ta mère
 qu'en fais-tu ?
 Crois-tu qu'habile
 à tout prévoir,

(1) Var : *Mais qui l'a choisie.*

(2) Var : *et rendre à l'amour des droits.*

elle m'ait sans but, si loin,
fait suivre ainsi son enfant ?

ISOLDE (*sombre*)

Ma mère, oui,
j'ai tout compris.
Salut, hommage
à ton art.

Venge la trahison,
calme les cœurs en peine.
Le coffret, là, — porte-le !

BRANGÆNE

L'espoir se cache en lui.

(Elle va prendre un coffret d'or, l'ouvre et en montre le contenu.)

Ainsi rangea ta mère
les forts breuvages de charme.
Pour maux et plaies
le baume là.
Voici qui vainc
les noirs poisons.
Le philtre insigne,
il est ici.

ISOLDE

Erreur ! J'en sais la place.
D'un ferme signe
je l'ai marqué.
Ce philtre, c'est mon espoir.

BRANGÆNE (*reculant épouvantée*)

Le philtre de mort !

(Isolde s'est levée du lit de repos. Elle écoute avec un grandissant effroi les cris des marins de l'équipage.)

LES MARINS (*au dehors*)

Hé ! Ha ! Ho ! Hé !
Tous aux agrès !

Serrez la voile!
Hé! Ha! Ho! Hé!

ISOLDE

On va plus vite encor.
Hélas! proche est le but.

(Les tentures s'écartent. Entre brusquement Kurwenal.)

SCÈNE IV.

KURWENAL

Hop! Hop! les femmes!
Joie au cœur!
Qu'on s'apprête!
Leste donc, preste, debout!
A dame Isolde
j'ai à dire
de par Tristan,
mon seigneur :
Au mât l'allègre flamme
Qui flotte légère au vent,
au roi, dans sa demeure,
nous montre près du port.
Donc veuille Isolde
faire hâte
Sur terre pour, tout à l'heure,
se voir au roi conduite.

(Isolde, d'abord frisonnante, a repris possession d'elle-même et parle avec dignité.)

ISOLDE

A Tristan porte
mon salut
avec telles paroles :
Dois-je là-bas le suivre
pour être au roi présentée?
Par mon juste honneur

j'en fais refus
qu'il n'ait fait naître
en moi l'oubli
pour son rebelle affront.

Qu'il gagne mon pardon !

(Kurwenal fait un geste de protestation. Isolde continue avec force.)

ISOLDE

Toi, sache bien
et dis bien haut :
Non, point je ne m'apprête
à terre pour descendre.

(se modérant)

Non, point ne le veux-je suivre
pour être au roi présentée
de moi qu'il n'implore
paix et grâce
selon mon droit
et mon honneur
pour son rebelle affront.

C'est là mon dernier mot. (I)

KURWENAL

Il suffit.
Je vais lui dire.
Attends qu'il sache tout.

(Il sort vivement)

(Isolde se jette avec effusion dans les bras de Brangæne.)

ISOLDE

Donc adieu, Brangæne !
Monde, c'est fini ?
Las ! mon père ! ma mère !

BRANGÆNE

Qu'as-tu ? Quel rêve ?...

(I) Var : *Sinon, point de pardon.*

Voudrais-tu fuir ?
Où dois-je encor te suivre ?

ISOLDE (*se ressaisissant*)

Qu'as-tu compris ?
Je reste.

Tristan vient me rejoindre.

Fidèle, fais
ce que je veux.
Le philtre de paix
Vite à moi !

Tu sais, je t'ai montré...

BRANGÆNE

Quel est-il donc ?

ISOLDE (*prenant le flacon dans le coffret*)

Tiens, voilà —
Et le verse
dans la coupe d'or.
Pleins bords, elle tient tout.

BRANGÆNE (*frappée de terreur en recevant le flacon*)

Ai-je mes sens ?

ISOLDE

Sois-moi fidèle.

BRANGÆNE

Le philtre — pour qui ?

ISOLDE

Pour le trompeur.

BRANGÆNE

Tristan ?

ISOLDE

Qu'il boive sa peine.

(*Brangæne tombe aux pieds d'Isolde.*)

BRANGÆNE

Angoisse! Plains ma misère.

ISOLDE (*s'emportant*)Toi, me plains-tu,
fille sans foi ?L'art de ma mère,
qu'en fais-tu ?
Crois-tu qu'habile
à tout prévoir,
elle t'ait sans but, si loin,
fait suivre ainsi son enfant ?Pour maux et plaies
Tu tiens son baume.
Ses sucs triomphent
des poisons.
Du mal profond,
du mal sans nom
sauve son philtre de mort.
La mort lui rende grâce !BRANGÆNE (*comme écrasée*)

O mal profond !

ISOLDE

Vas-tu m'obéir ?

BRANGÆNE

O mal sans nom !

ISOLDE

Fais ce qu'il faut !

BRANGÆNE

Le philtre ?

(Kurwenal soulève la tapisserie et annonce :)

KURWENAL

Sire Tristan.

(Brangæne se lève éperdue. Isolde fait un violent effort pour se dominer.)

ISOLDE

Que Tristan entre donc!

SCÈNE V

(Kurwenal se retire. Brangæne presque sans force se tourne vers le fond du théâtre. Isolde, appelant à elle toute son énergie, se dirige lentement, majestueusement vers le lit de repos. Elle reste appuyée au chevet et regarde du côté de l'entrée.)

(Tristan s'arrête avec respect à l'entrée de la tente.)

TRISTAN

Dis-moi, Dame,
ton désir? (1)

ISOLDE

Sais-tu donc pas
ce que j'exige
lorsque, craignant
de t'y soumettre,
loin de mes yeux tu fuis?

TRISTAN

Respect seul
m'a tenu.

ISOLDE

Honneurs bien minces
eus-je de toi!
Avec dédain
tu t'es soustrait
aux ordres que je donnai.

(1) Var : *Quel est, Reine, — ton désir?*

TRISTAN

L'obéissance
loin m'a tenu.

ISOLDE

Devrais-je à ton maître
grand merci
si, serviteur,
tu peux servir
son épouse si mal ?

TRISTAN

C'est l'usage
Où j'ai vécu :
Qui vers l'époux conduit l'épouse
doit de loin veiller.

ISOLDE

Pour quel souci ?

TRISTAN

Par l'usage.

ISOLDE

Homme d'usage,
sire Tristan,
un autre usage
rappelle-toi :
Désarme la haine
pour qu'amitié te vienne.

TRISTAN

Mais qui me hait ?

ISOLDE

Lis en ta peur !
Un mort
plane entre nous.

TRISTAN

L'oubli est fait.

ISOLDE

Pas entre nous.

TRISTAN

En libre champs,
aux yeux de tous,
la paix fut consacrée.

ISOLDE

Non, là, Tantris
ne se cachait,
ni Tristan ne m'échut.
Il s'y dressait
superbe et fort ;
mais son serment
il l'a fait seul :
j'avais appris à me taire.
En la morne chambre,
lui gisant,
glaiive en main, muette,
à lui je vins.
Close fut ma lèvre,
lâche fut ma main.
Ma lèvre et ma main
pourtant, ont promis.
Le vœu s'obstine en silence.
Donc soit la promesse tenue.

TRISTAN

Qu'as-tu promis ?

ISOLDE

Vengeance pour Morold.

TRISTAN

Crois-tu bien ?

ISOLDE (*vivement*)

Oses-tu rire ?

Il m'était fiancé
le noble preux d'Erin
et ses armes ai-je béni
pour moi quand il partait.

Dans sa ruine
gît mon honneur.
Ma douleur cruelle
fit tel serment :

« S'il n'obtient de nul vengeance,
femme, moi, j'en prends la charge. »

Mais pourquoi,
tenant ton sort,
ne t'ai-je point, là, frappé ?
Tu vas savoir la vérité.

Je t'ai fait vivre
pour t'offrir, robuste,
quand viendrait le vengeur
dont Isolde serait le prix.
Ton sort, toi-même
sois-en le juge.

Tous les hommes à toi se rallient ;
Qui doit, ô Tristan, t'abattre ?

TRISTAN (*pâle et sombre*)

Si Morold te fut cher,
Eh bien ! reprends ce fer
et tiens-le ferme et droit ;
qu'il ne puisse encor faillir.

(*Il lui tend son épée.*)

ISOLDE

J'aurais si peu
d'égards pour ton maître !

Le coup au roi
 serait trop rude
 de perdre
 son meilleur féal
 qui sceptre et terre
 lui conquit,
 loyal parmi les forts.
 Penses-tu donc
 si mal le servir
 en lui donnant
 la fille d'Irlande
 que sans colère
 ta mort le laisse
 alors qu'il te doit
 tel gage d'entière paix?
 Garde ton fer.
 Quand je le pris jadis
 Vengeance criait en moi.
 Mais, soudain, ton regard
 en moi sentit
 pour le roi Marke
 celle qu'il fallait.
 L'épée, lors, est tombée.
 Donc, bois l'oubli des haines.

(Elle fait un signe à Brangæne. Celle-ci, agitée de frissons, chancelle hésite. Isolde répète son ordre d'un geste plus nerveux. Tandis que Brangæne va préparer le philtre, on entend au dehors les cris de l'équipage.)

VOIX DES MATELOTS

Ho! Hé! Ha! Hé!
 Tous aux agrès.
 Pliez la voile.
 Ho! Hé! Ha! Hé!

TRISTAN *(tressaillant et sortant de sa rêverie.)*

Où sommes-nous?

ISOLDE

Près du but.

Tristan, la paix soit faite.
Quels mots retient ta lèvre ?

TRISTAN (*sombre*)

J'entends la Dame
du Silence.
J'ai compris son secret.
Silence sur mon tourment. (1)

ISOLDE

Trop clair silence !
Vain faux-fuyant !
Comptes-tu mon vœu pour rien ?

VOIX DE L'ÉQUIPAGE

Ho ! Hé ! Ha ! Hé !

(Sur un geste impérieux d'Isolde, Brangène lui présente la coupe pleine. Isolde la tenant dans sa main, s'avance vers Tristan dont les regards restent fixés sur les siens.)

ISOLDE

Entends ces cris.
Voici le port.
Auprès du roi
prompte, je dois te suivre.
Conduite vers lui
pense à ta joie
quand tu vas lui dire :
« Mon oncle et roi,
« ouvre les yeux.
« Si douce femme
« n'est ailleurs.
« J'ai tué, moi,
« son fiancé autrefois.
« — Son chef fut en ses mains. —
« La plaie qu'ouvrit en moi le fer,

(1) Var : J'entends la reine — du silence. — Sais-je ce qu'elle tait, — silence sur mon secret.

« sa main la sut guérir.
 « Ma vie était
 « en son pouvoir ;
 « la chère enfant
 « me la donna.
 « Bien plus : la honte
 « faite aux siens,
 « elle la donne aussi
 « afin d'être unie à toi.
 « Et tout le prix
 « de tels bienfaits
 « m'est advenu
 « d'un doux breuvage
 « par elle-même offert
 « pour l'oubli de tout affront. »

VOIX DE L'ÉQUIPAGE

Tous aux agrès !
 L'ancre aux flots !

TRISTAN (*se levant avec violence*)

Garde à l'ancre !
 La barre au courant !
 Aux brises voiles et mâts ! (1)

(*Prenant la coupe des mains d'Isolde*)

Bien te connais-je,
 Reine, aux mains
 pleines de charmes
 tout puissants. (2)
 Ton baume fut
 ma guérison,
 Ta coupe, je la prends.
 Mon mal suprême y meure !
 Mais sache quel

(1) Var : *Aux brises, voiles dehors.*

(2) Var : *Reine, toi — et tous les charmes — si puissants.*

serment d'oubli
pour toi mon cœur prononce :

Tristan garde
fier, sa foi.
Tristan souffre,
trop hardi.
Leurre des âmes !
Vains présages !
Au deuil sans terme
seul espoir :

Liqueur d'oubli, viens donc.
Je bois ici sans peur.

(Il porte la coupe à ses lèvres et boit.)

ISOLDE

Trompeur encor !
Nul partage !

(Elle lui arrache la coupe)

Perfide, je bois à toi.

(Elle boit et jette au loin la coupe. Tous deux, secoués de la plus forte émotion, mais immobiles, se regardent avec une passion croissante. Leur physionomie passe en un moment de l'expression du mépris de la mort à celle du plus ardent amour. Un tremblement les agite. Leur main convulsive se porte sur leur cœur et sur leur front. Leurs yeux se cherchent, se baissent en un grand trouble et se relèvent pour se fixer encore, en un désir toujours accru.)

ISOLDE *(d'une voix tremblante.)*

Tristan !

TRISTAN *(avec effusion.)*

Isolde !

ISOLDE *(tombant dans ses bras.)*

Cher infidèle !

TRISTAN *(l'embrassant passionnément.)*

Femme céleste !

(Ils restent enlacés, silencieux. Au loin, des sons de trompettes et de clairons et, sur le vaisseau, des cris d'hommes.)

CRIS D'HOMMES *(au dehors)*

Los! Los au roi!
Salut! Los!
Gloire! Gloire au roi! Los!

(Brangæne, qui détournait ses regards, se tenant appuyée, pleine de trouble, sur le bord du navire, jette les yeux sur Tristan et Isolde et se précipite, en tordant ses mains de désespoir, en avant de la scène.)

BRANGÆNE

Las! Las!
Des tourments
sans fin pour eux,
non brusque mort!
Folle amour
dont l'œuvre trouble
s'en va fleurir en douleurs!

(Tristan et Isolde se dégagent peu à peu de leur enlacement éperdu.)

TRISTAN

Hier, toi perdue?

ISOLDE

Non, repoussée!

TRISTAN

Un noir prestige
put nous tromper!

ISOLDE

L'âpre fureur
en moi grondait.

TRISTAN

Isolde! Suave enfant.

ISOLDE

Tristan! Preux bien-aimé!

TOUS LES DEUX

Comme mon cœur
bouillonne et s'élève!
Comme mes sens
d'ivresse frémissent!
Joies désirantes
Vives fleurissent!
Flamme amoureuse
brûle nos âmes!
Fort dans mon sein
bat le désir.
Tristan! Isolde!
Tristan! Isolde!
Oh! loin du monde
Sur moi tu règues,
Sur moi tu règues,
pour toi seule je vis,
noble flamme d'amour.

(Les tentures s'écartent largement. Le navire est rempli de chevaliers et de marins, faisant joyeusement des signes du côté du rivage. Au fond, très proche, apparaît une falaise couronnée d'un château.)

SCÈNE VI

BRANGÆNE *(aux femmes sorties, à son appel, de l'intérieur du vaisseau.)*

Vite, la pourpre,
le cercle d'or.

(se précipitant entre Tristan et Isolde)

Quoi! Malheureux!
Là, voyez donc!

(Tristan et Isolde se regardent éperdument, étrangers à ce qui se passe. Brangæne revêt Isolde du manteau royal sans qu'elle semble même y prendre garde. — Les bruits, à l'extérieur, vont croissant.)

TOUS LES HOMMES

Los! Los! Los!
Au roi Marke los!
Los au roi!
Los! Los! Los à Marke!

KURWENAL (*entrant vivement*)

Hé! Tristan,
preux fortuné!
Avec sa cour brillante
proche vogue
le roi Marke.
Vois, comme il vient, joyeux,
faire à l'épouse accueil!

TRISTAN (*plein de trouble*)

Qui vient?

KURWENAL

Le maître.

TRISTAN

Eh! Quel maître?

TOUS LES HOMMES (*en agitant leurs coiffures*)

Los! Au roi Marke los!
Los à Marke! Los!

(*Tristan tourne ses regards du côté de la terre comme sans comprendre.*)

ISOLDE (*inquiète*)

Quoi donc? Brangæne!
Tous ces cris?

BRANGÆNE

Isolde! Dame!
Gardez-vous mieux.

ISOLDE

Où suis-je? Parle.
Ah! Qu'ai-je bu?

BRANGÆNE (*désespérée*)

Le philtre d'amour.

ISOLDE (*regardant Tristan avec angoisse*)

Tristan!

TRISTAN

Isolde!

ISOLDE

Dois-je vivre?

*(Elle tombe évanouie dans les bras de Brangæne)*BRANGÆNE (*aux femmes*)

Soignez la reine!

TRISTAN

Délices trop ~~perdus~~ perdus!
Bonheur voué aux craintes!

*(Quelques hommes de l'équipage ont sauté par dessus bord. D'autres on) disposé un pont volant. Tous montrent par leur attitude que le roi va paraître.*TOUS LES HOMMES (*en pleine allégresse*)

Cornouailles, gloire! (1)

Rideau

FIN DU PREMIER ACTE

(1) Var : Cornouailles, salut!

ACTE DEUXIÈME

(Des jardins plantés de grands arbres, devant la demeure d'Isolde qu'on voit sur l'un des côtés du théâtre et où l'on accède par un perron. Nuit d'été limpide et splendide. Près de la porte ouverte, une torche allumée. On entend des fanfares de chasse. Brangæne, sur les degrés, prête l'oreille aux bruits des chasseurs qui vont s'éloignant. Elle regarde avec anxiété la porte où, tout à coup, paraît Isolde.)

SCÈNE I

ISOLDE *(sortant de sa demeure en grande agitation et s'approchant de Brangæne)*

Les entends-tu ?
Loin meurt déjà le son ?

BRANGÆNE *(écoutant)*

Trop près encor !
Clair il vient à nous.

(Isolde écoute.)

ISOLDE

Seule ta peur
t'égaré ainsi.
Rien n'est que feuillets
tremblant au bois
où passe l'âme du vent.

BRANGÆNE

Rien n'est que fol
désir en toi.
A tes rêves tu te prends. (1)

(1) Var : La folle ardeur — de son désir — fait en toi surgir l'erreur.

(Elle écoute.)

J'entends résonner les cors.

(Isolde prête l'oreille.)

ISOLDE

Nul son de cor
n'est si doux.
Le frais ruisseau
roule ses ondes,
ravissante rumeur.
L'entendrait-on
sous les fanfares?
Paisible en la nuit,
son murmure seul me charme.
Lui qui m'attend,
gardé par la nuit,
pour ces cors que tu crois entendre.
Veux-tu qu'au loin il tarde!

BRANGÈNE

Lui qui t'attend ! . . .
Conçois mes craintes.
Des yeux dans l'ombre l'épient.
Si tu t'aveugles,
crois-tu la vue du monde
éteinte pour eux ?
Là-bas, quand, au vaisseau,
par Tristan qui frémissait
la pâle fille,
presque sans force,
fut remise au roi Marke,
quand tous, en stupeur,
la voyaient chanceler,
le roi très tendre,
plein d'émoi,
aux peines du long chemin,
s'en prenait en te plaignant.

Un seul, alors,
je l'ai trop bien vu,
sur ton Tristan tint ses yeux.
Méchant et sournois,
il l'épiait
pour découvrir des signes
propices à sa fourbe.
Or souvent au guet
je le vois.
Il tend pour vous ses rêts
De Melot prends souci.

ISOLDE

Craindre ainsi Melot ?
Oh ! Sens ton erreur !
N'est-il à Tristan
tout dévoué ?
Dès que Tristan me quitte,
Il est près de Melot toujours.

BRANGÆNE

Ce qui me fait craindre
Vers lui t'entraîne !
De Tristan à Marke
sans cesse il va
semant le noir soupçon.
Par son conseil
la chasse nocturne
fut résolue en hâte.
Bien plus noble proie
que tu n'as pensé
est de sa chasse le but.

ISOLDE

L'ami très cher
trouva cette ruse.

En aide
Melot nous vient.
Tu veux décrier son zèle.
Mieux que toi-même
sert-il mon cœur.
Lui rouvre
ce que tu fermais.
Epargne-moi l'horrible attente !
Le signe, Brangæne,
Oh ! fais le signe.
Meure la torche !
Plus d'éclat !
Qu'entière sur nous
retombe la nuit !
Déjà son silence
couvre prés et burg
et met en mon cœur
un trouble charmé.
Etouffe ce feu, soudain !
Meure l'éclat sans pitié !
Laisse mon aimé venir !

BRANGÆNE

Oh ! laisse la flamme gardienne
contre le danger te défendre !
Hélas ! las !
Ah ! Misère !
Oh ! philtre impitoyable !
Infidèle
rien qu'un jour,
j'ai pu trahir ton vœu !
Mon zèle aurait permis
ton œuvre,
l'œuvre de mort !
Mais ton opprobre,
ta honteuse fureur,
mon œuvre.
dois-je, coupable, la suivre !

ISOLDE

Ton œuvre ?
 O simple esprit !
 De Minne sais-tu donc rien ?
 Rien de ses charmes forts ?
 Elle est la reine
 au libre cœur ;
 par elle germent les mondes.
 Vie et mort
 subissent sa loi.
 Elle y met et joie et peine,
 en tendresse change la haine !
 A l'œuvre de mort,
 folle, ma main s'apprêta.
 Dame Minne sut
 à mon pouvoir l'ôter.
 A mort vouée,
 elle me reprit.
 L'œuvre s'achève
 par sa main.
 Qu'elle me guide !
 Qu'elle décide !
 Quoi qu'elle veuille,
 Où que je passe,
 je suis sa vassale.
 Donc laisse que je sois soumise !

BRANGÆNE

Ah ! si de l'amour
 le philtre pervers
 En ta raison fit telle ombre,
 S'il te dérobe
 à la lumière,
 Ce jour du moins,
 Je t'en conjure
 Au danger pare ce feu.
 Encor ce jour
 La torche, ici, souffre-la !

ISOLDE

Qui me mit au sein
 La fièvre ardente,
 Qui fait brûler
 Mon cœur en moi,
 le vrai soleil
 à l'âme riant,
 Dame Minne
 Veut sur nous la nuit
 pour luire, enfin, splendide,

(Elle court vers la torche)

où ton flambeau l'effraie. (1)

(Elle arrache la torche de la porte)

(A Brangæne)

Surveille, toi !
 Là, fais le guet !
 La torche,
 dussé-je m'éteindre aussi,
 joyeuse,
 je l'écrase sans trembler.

(Elle jette à terre la torche qui, peu à peu, s'éteint. Brangæne se détourne, consternée. Par un escalier extérieur, elle gagne la terrasse de la demeure d'Isolde et disparaît lentement.)

Isolde commence par regarder avec précaution vers une allée latérale. Animée d'un croissant désir, elle s'avance dans l'allée et considère avec plus d'assurance. Elle jait, avec son écharpe, des signes, d'abord lents, puis graduellement précipités et où se trahit sa grandissante impatience. Un soudain mouvement de joie décèle qu'elle vient d'apercevoir au loin son ami. Elle se dresse sur la pointe des pieds et, pour mieux voir encore, gravit le perron jusqu'à la plus haute marche et l'appelle ardemment.

Tout d'un coup, elle bondit à la rencontre de Tristan.)

SCÈNE II

TRISTAN *(s'élançant)*

Isolde ! Aime !

(1) Var : *pour claire, enfin, paraître
 sans que ton feu l'effraie.*

ISOLDE

Tristan ! Aimé !

(Ils s'embrassent avec transport et viennent sur le devant de la scène.)

TOUS DEUX

— Est-ce toi ?
 — M'es-tu rendue ?
 — Sous mon étreinte !
 — Puis-je le croire !
 — Quelle joie !
 — Toi sur mon sein !
 — Toi que je presse !
 — Est-ce toi-même ?
 — Vois-je tes yeux ?
 — Quoi ! ta lèvre ?
 — Là, ta main ?
 — Là, ton cœur ?
 — T'ai-je ? M'as-tu ?
 — Toi dans mes bras !
 — N'est-ce qu'erreur ?
 — N'est-ce que songe ?
 Délices de l'âme,
 O ! douce, noble,
 fière, belle,
 céleste ivresse !
 — Sans seconde !
 — Sans limite !
 — Plus qu'humaine !
 — Sainte ! Sainte !
 — Joie si neuve,
 non rêvée !
 — Joie immense !
 Joie suprême !
 — Tout m'enivre !
 — Tout me charme !
 Divin, parfait
 Oubli des mondes !

— Mon Tristan !
— Mon Isolde !
— Tristan !
— Isolde !
— Mien et tienne !
Toujours unis !

ISOLDE

Longtemps si loin !
si loin, si longtemps !

TRISTAN

Bien loin, si près !
Si près, si loin !

ISOLDE

Traïtresse aux joies
Toute absence !
Lourde, l'heure
tarde et se traîne !

TRISTAN

Oh ! *Join et proche* !
Mots qui luttent !
« Proche » si tendre !
« Loin » si morne !

ISOLDE

La nuit à toi,
la torche à moi !

TRISTAN

La torche ! La torche !
Oh ! Cette torche
qui brûlait toujours !
Le ciel pâlit ;
Le jour passa ;
son feu jaloux

brillait sans fin.
Barbare signe,
il éclatait
au seuil de la bien aimée,
pour moi fermé encore.

ISOLDE

Par l'aimée aussi
l'ombre se fit.
Ma suivante en vain
Voulut me troubler.
En Dame Minne est mon salut
et je bravai le jour.

TRISTAN

Lumière ! Lumière !
Perfide lumière !
A toi qui me brave
haine et guerre !
Morte la torche,
qu'aussi je l'éteigne,
d'amour vengeant les souffrances,
le jour impie et funeste.
Nulle détresse,
Nul désespoir
qu'il ne réveille
avec ses feux !
Même aux splendeurs
sombres des nuits
Luit la torche au doux seuil
dont je suis repoussé.

ISOLDE

Luit-elle ainsi
près du seuil aimé :
C'est qu'en son cœur
rempli d'orgueil
la fit luire un jour.

mon Tristan. —
Tristan qui me trompa !
Mais seul le Jour
en lui mentait
quand en Irlande
il s'en venait
pour Marke me quérir,
vouant l'aimée à mort.

TRISTAN

Le jour ! Le jour
qui te ceignait
là-bas, comme un soleil vivant,
de fiers honneurs,
d'ardent éclat,
Isolde, à moi te prit !
Ce que mon œil
charmé voyait
poignait mon cœur
de lourds chagrins.
Aux clairs rayons du jour
n'était Isolde à moi !

ISOLDE

N'étais-je à toi,
l'époux choisi ?
En toi que mit
le jour menteur ?
Par toi l'épouse élue,
l'amante fut trahie.

TRISTAN

Pour toi brillèrent
d'insignes splendeurs,
Orgueil du rang,
grandeur, pouvoir,
là s'attacha mon âme

d'un vain fantôme éprise.
Or dès que l'astre
éblouissant
dora mes tempes
de ses feux,
des faux honneurs
le jour sans ombre,
de ses rayons,
de ses ivresses
en tout mon être
m'a brûlé
jusqu'au plus sombre
fond du cœur.

Là, sous la chaste nuit
vague, enfermé, veillait
un rêve, à mon insu
dans l'ombre en moi surgi.
L'image dont mon œil
ne pouvait fixer la forme,
de l'éclat du jour frappée
soudain parut sans voiles.

Si rayonnante
et haute image,
j'en dis la gloire
à nos guerriers.
Ma voix au peuple
vanta bien haut
la vierge digne
du cœur d'un roi.
L'envie, enfant
du jour mauvais,
l'intrigue
qu'un bonheur émeut,
la disgrâce, à la gloire,
au pur honneur fatale,
je n'en eus souci.
Loyal, je voulus,

fervent d'honneur et de gloire,
vers l'Irlande faire voile.

ISOLDE

Du jour ô vain captif !
Trompée par lui
qui te trompait,
que j'ai souffert
par toi, aimante,
toi que du jour
la fausse gloire
enveloppait
de ses mensonges !
Là où d'amour
brûlait la flamme,
au fond du cœur
couva la haine.

Ah ! qu'en cette âme profonde,
saignait l'affreuse plaie.
Celui que j'y portais,
qu'il me parut donc vil
quand la lumière infâme,
sous l'alme et chère image
éteinte à mes regards,
fit voir seul l'ennemi.

Puisqu'en un traître
il te changeait,
au jour trompeur
Voulus-je échapper.
et loin, dans la nuit,
avec toi fuir
où l'erreur expire
au gré de mon cœur,
où ce qui trompe,
vain, s'effondre.
Donc, pour goûter
l'amour éternelle,

tous deux je nous unis
dans le mortel espoir.

TRISTAN

Je pris le philtre
dans ta main.
Lorsque j'en compris
l'entier secret,
quand j'aperçus,
si pur et si près
quel avenir
m'offrait ta promesse,
lors, voilée de douceur,
sublime, absolue,
en moi régna la nuit.
Mon jour était fini.

ISOLDE

Hélas ! Victime
du philtre faux,
tu vis encore
la nuit s'enfuir.
Vers l'ombre de mort tourné,
tu fus repris par le jour.

TRISTAN

Liqueur bénie,
philtre bienfaisant !
Saint est ton charme
tout puissant !
Près du seuil de mort
où il jaillit,
Vaste, immense,
il m'a fait voir,
mirage à peine en songe entrevu,
l'auguste empire de la nuit.
De l'image cachée
loin, dans mon cœur,

par lui s'efface
tout vain éclat.
Mes yeux, sous les ténèbres,
seule, la voient paraître.

ISOLDE

Pour venger sur toi
ton affront, le jour
avec tes fautes
tint conseil (1).
Ce que la nuit
t'avait révélé,
au royal pouvoir
du jour, vainqueur
il fallut le soumettre
et, morne,
en de vides splendeurs
va brillant ma vie.
L'ai-je pu souffrir ?
Et le puis-je encor ?

TRISTAN

Lors étaient à la nuit
Nos âmes !
Le jour mensonger
sемеur de haine
peut nous prendre à ses ruses,
à ses mensonges, non pas !
Son stérile éclat,
ses reflets orgueilleux,
qu'importe à qui mit
En soi la nuit ?
Sa tremblante lumière,
flamme incertaine,
n'est plus rien pour nous.
En la nuit de mort

(1) Var : Grâce à ces fautes — fut bien fort.

qui s'est plongé,
qui a conçu
l'immense secret,
au jour échappe.
Gloire, honneurs,
force, trésors,
si clairs qu'ils soient,
ainsi que la poussière
pour lui soudain s'envolent !
Au milieu des vains fantômes
seul un désir lui reste :
désir poignant
du soir sacré
où, vraie,
seule vraie sans fin,
joie d'amour lui rit !

(Tristan conduit doucement Isolde vers un banc de fleurs. Il tombe à ses pieds et pose sa tête entre ses bras.)

TOUS LES DEUX

Sur nous retombe,
Nuit d'extase !
Verse en nous
l'oubli de vivre.
Prends mon être
dans ton sein.
Ote moi
du monde vain !
Morte elle est
l'ultime flamme ;
nos pensées,
nos chimères,
nos mensonges,
nos mémoires.
D'ombre sainte
sainte approche,
chasse ces fantômes,

sauve-nous du monde.

Close en nous
s'éteint la lumière.
Luise, enfin,
L'étoile rieuse.
Ton charme unique,
tendre, m'enlace
et tes regards
me versent l'ivresse.
Cœur à cœur
et lèvres à lèvres,
un seul souffle
nous unit.
Mon regard
ravi s'aveugle.
L'aspect du monde
au loin s'efface
dont le vain jour
nous abusait,
plaçant devant nous
des spectres menteurs.
Seul je suis,
moi, le Monde.
Flot de joie sublime,
Vie d'amour infinie,
Rien qui vous réveille,
plus rien...
Oh ! profond désir !

*(Ils se perdent dans une parfaite extase, renversés, pâlés sur
le banc de fleurs.)*

BRANGÆNE *(hors de vue sur la terrasse)*

Seule je veille
dans la nuit.
Vous, rêveurs,
d'amour bercés,
c'est pour vous

qu'est mon appel.
Ceux qui dorment
ont péril.
Qu'ils m'entendent,
qu'ils s'éveillent.
Garde à vous !
Garde à vous !
Car la nuit va fuir.

ISOLDE

Qu'est-ce, aimé?

TRISTAN

Oh ! que je meure !

ISOLDE (*se soulevant peu à peu*)

Voix cruelle !

TRISTAN (*toujours étendu*)

Vivre encore !

ISOLDE

Mais le jour
Vers toi s'avance.

TRISTAN (*relevant un peu la tête*)

Soit du jour
la mort maîtresse !

ISOLDE

Jour et mort
se vont-ils mettre
contre notre amour
ensemble ?

TRISTAN

Notre amour ?
L'amour de Tristan ?

Notre amour?
L'amour d'Isolde?
Quelle noire étreinte
peut en nous le vaincre?
Viens vers moi
la forte mort
et sous ses coups
succombe en mon corps
cette existence à l'amour vouée!
En quoi pourrait sa rage
l'amour lui-même poursuivre?

(Il appuie sa tête sur Isolde.)

Dois-je mourir,
que par lui je meure.
Qui peut sur l'amour
fermer ma tombe?
Il porte en lui
l'immortelle vie,
et si mon amour doit vivre,
pour mon amour, moi, comment
mourrais-je?

ISOLDE

Mais notre amour
Son nom est Tristan
Et Isolde.
La douce syllabe « Et »
qui attache,
lien d'amour,
si Tristan meurt
ne meurt-elle soudain?

TRISTAN

Que brise la mort
sinon l'écueil
par qui tu es, Isolde,

de moi séparée,
non fondue en ma vie ?

ISOLDE

Mais la syllabe « Et »
mise à néant,
serait-ce point
pour Isolde la mort même,
par ta propre mort causée (1).

TRISTAN (*l'attirant doucement sur son cœur*)

Ainsi tous deux
la mort nous fit
l'un à l'autre
pour toujours,
sans menace,
sans souffrance
et sans nom
devant l'amour,
perdus en nous-mêmes,
d'amour gardant la vie.

ISOLDE (*le regardant comme en extase*)

Qu'ainsi tous deux
la mort nous fasse

TRISTAN

l'un à l'autre
pour toujours.

ISOLDE

Sans menace.

TRISTAN

Sans souffrance,

TOUS LES DEUX

et sans nom
devant l'amour,

(1) Var : *Par Tristan glacé venu.*

perdus en nous-mêmes,
d'amour gardant la vie.

(Isolde, incapable de se maîtriser, penche sa tête sur la poitrine de Tristan)

BRANGÆNE *(toujours sur la terrasse et hors de vue)*

Garde à vous !
Garde à vous !
Déjà s'en va la nuit.

TRISTAN *(regardant Isolde avec un sourire)*

Dois-je entendre ?

(Elle le regarde avec passion)

ISOLDE

Oh ! je meure !

TRISTAN *(grave)*

M'éveillé-je ?

ISOLDE

Plus de veille !

TRISTAN

Mais le jour
déjà m'opprime.

ISOLDE

Soit du jour
la mort maîtresse !

TRISTAN

Du jour cruel
Nous bravons l'atteinte.

ISOLDE *(s'exaltant)*

Son mensonge pour jamais va fuir.

TRISTAN

Serions-nous à jamais
gardés de ses feux ?

ISOLDE (*se levant avec un grand geste*)

Sûrs en la profonde nuit !

(Tristan la suit. Ils s'embrassent avec une sorte de fureur)

TOUS DEUX

O nuit sans fin,
douce nuit !
Sainte, auguste
nuit d'amour !
Qui tu pénètres,
qui tu enivres,
comment sans angoisse
peut-il voir le réveil ?
Bannis notre angoisse,
Chère mort.
Calme nos fièvres,
mort d'amour,
et nous enlace
dans tes bras !
Mère qui nous réchauffes,
loin de nous fais fuir l'éveil !

Oh ! comprendre !
Oh ! connaître
ces délices
loin du monde,
loin du jour cruel
qui sépare !
Sans fantômes,
douce fièvre !
Sans angoisse,
molle ivresse !
Sans souffrance,
noble tombe !

sans faiblesse,
chères ténèbres !
Plus de fuite !
Plus d'attente !
Eternel rendez-vous
Aux infinis espaces !
Pleine ivresse du rêve !
Toi, — Isolde !
Tristan, toi !
Non, plus Tristan,
plus Isolde !
Plus de formes,
plus d'entraves !
Neuve essence !
Neuve flamme !
Sans fin
être confondus !
Cœurs sans cesse ardents !
Fière joie d'amour !

SCÈNE III

(Brangæne pousse un grand cri. Tristan et Isolde restent plongés dans leur extase. Kurwenal se précipite, l'épée nue.)

KURWENAL

Sauve-toi, Tristan

(Il regarde avec effroi vers l'arrière plan. Marke, Melot et les courtisans en habit de chasse débouchent de l'allée et s'arrêtent, stupéfaits, devant le groupe des amants. Brangæne descend de la terrasse et s'élance vers Isolde. Celle-ci, saisie d'une soudaine terreur, s'assied sur le banc fleuri. Tristan, d'un geste instinctif, étend du bras son manteau pour dissimuler Isolde, aux yeux de la multitude. Il demeure ainsi longtemps immobile, fixant les hommes qui le considèrent, agités de sentiments divers. — Le jour commence à poindre.)

TRISTAN

Du morne jour
suprême affront !

MELOT (*au roi Marke*)

Vois ! Peux-tu, Maître, dire
que j'accusais à tort
et que pour gage en vain
je t'ai livré ma tête ?
Le crime est sous tes yeux flagrant.
C'est ton honneur
qu'en vrai féal
de honte j'ai gardé.

MARKE (*profondément ému, la voix trébuchante*)

L'as-tu pu faire ?
Crois-tu bien ?
Vois-le donc
L'ami le plus fidèle,
vois-le donc
l'ami sans pair au monde,
si loyal,
par libre choix
me frapper d'infâme trahison !
Traître Tristan !
Puis-je croire
que les maux
de sa trahison
soient par ton conseil
réparés dûment ?

TRISTAN (*avec une violence convulsive*)

Jour ! Vains spectres,
songes de l'aube,
faits de néant,
fuyez ! Fuyez !

MARKE (*bouleversé*)

Est-ce toi,
Toi, Tristan ? Toi !...
Qui est fidèle

si Tristan me trompa ?
Où sont honneur
et franche foi
si leur plus sûr rempart,
si Tristan les perdit ?
Sans Tristan
pour la défendre élu,
où la vertu a-t-elle fui ?
— Car elle a fui l'ami !
— Car Tristan m'a trahi !

(Tristan baisse la tête. Son attitude, pendant que le roi parle, devient de plus en plus douloureuse.)

Pourquoi ce zèle
prêt à tout,
ces fiers honneurs,
l'éclat puissant
que Marke obtint par toi,
Si tout, honneurs,
force, éclat,
tes services incessants
devaient payer ma honte ?
Fus-je si peu
reconnaissant
quand, toutes tes conquêtes,
gloire et sol,
je t'en fis l'unique héritier ?
Lorsque je fus seul,
veuf, sans fils,
n'aimant que toi,
pour rien je n'eusse pris
une autre femme.
Tous à l'envi,
seigneurs, sujets,
prient, grondant,
brûlaient de voir
une reine dans mon royaume,
une femme sur mon trône.

Et même toi
tu me priais :
le vœu des grands,
l'appel des humbles,
j'y devais répondre.
Malgré courtisans et peuple,
malgré toi-même aussi,
j'usai de ruse
pour ne pas céder.
Tu fis, toi, des menaces,
Voulant à jamais
d'ici partir
si tu n'allais
bien loin chercher
l'épouse qui sied au roi,
Et j'ai souscrit à tout.
Ce merveilleux joyau
par ta valeur conquis,
qui l'eût pu voir,
et connaître,
et pu dire
son partage
sans éclater
d'immense joie ?
Elle
dont je me sentais indigne,
qu'un désir
n'osait atteindre,
dont la grâce
souveraine
de mon âme
fut le charme,
malgré tous périls
l'auguste fiancée
fut par toi mon bien !
Or, quand mon cœur,
de ce bien jaloux,

plus tendre s'offrait
à la douleur,
juste à la place
qui mieux s'ouvre
pour les tortures,
sans espérance
que la blessure guérisse,
pourquoi, barbare,
infortuné,
là, là, m'avoir fait plaie ?

Tel de ton arme
fut le poison
qu'esprit, raison
en moi sont rongés.
En mon ami
je n'ai plus de foi.
Mon cœur loyal
s'emplit de soupçon.
Comme un voleur,
en la noire nuit,
vers-toi, louche,
je rampe
pour mieux voir la fin de ma gloire.
Aucun ciel remet-il
telle peine infernale ?
D'un pareil affront
pourquoi m'avoir frappé ?
Mystérieux abîme
O gouffre plein d'horreur,
qui peut sonder ta nuit ?

TRISTAN (*levant sur Marke des regards chargés de pitié*)

O Maître,
pourrais-je te répondre ?
Un tel secret
n'espère pas l'apprendre.

(*Il se tourne vers Isolde qui le regarde passionnément*)

Où Tristan va se rendre
Veux-tu, Isolde, le suivre ?
Au lieu dont Tristan rêve
aucun soleil ne luit.

De Nuit c'est
le noir pays
d'où ma mère
m'envoya,
car, dans la mort
conçu par elle,
sa mort m'ouvrit
la lumière du monde.

Le berceau de l'enfant,
son nid premier d'amour,
l'empire de la Nuit
où je reçus l'éveil :
c'est l'offre de Tristan ;
c'est là qu'il t'attendra.

Veux-tu l'y suivre,
douce et fidèle ?
Déclare-toi, Isolde.

ISOLDE

Pour la conduire au loin
l'ami jadis la prit.

Son maître,
douce et fidèle,
dut Isolde suivre.
Mais c'est ton héritage
qu'ici tu me proposes.
Où puis-je fuir l'abri
qui tient le monde entier ?
O Tristan, ton foyer,
tel est d'Isolde le but.

Elle te suit,
Fidèle et douce.
Conduis-la,
ton Isolde.

(Tristan s'incline lentement vers elle et lui pose un baiser sur le front)

MELOT (*dédaignant*)

Le traître ! Ah !
Vengeance, Maître !
Souffres-tu cet affront ?

TRISTAN

(tirant son épée et se tournant vers Melot d'un mouvement brusque)

Qui joue sa vie avec la mienne ?

(Il regarde fixement Melot)

Cet homme m'aimait.
Il eut pour moi
soins, caresses.
De mon honneur
Il prit soin plus qu'un frère.
Il mit l'orgueil fou
dans mon cœur.
Il fut cause
qu'on me pressa,
pour ajouter à ma gloire,
à Marke de t'avoir pour femme.
Ta vue, Isolde,
l'a ébloui.
Jaloux, il trahit son ami,
pour Marke que j'ai trahi.

(Se jetant vers Melot)

Pare, Melot.

(Melot se met en garde; Tristan laisse tomber son épée et, blessé, s'affaisse entre les bras de Kurwenal. Isolde se précipite sur le cœur de Tristan. Marke retient Melot.)

Rideau

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

(Les jardins d'un burg. D'une part, les hautes murailles du château; de l'autre un parapet peu élevé et une tour de guet. Au fond, la porte d'accès. Le burg est bâti sur une haute falaise. A travers ses ouvertures, on distingue un vaste horizon de mer. Tout donne l'impression d'un manoir depuis longtemps abandonné. Des pierres se sont écroulées; des broussailles ont poussé çà et là. En avant de la scène, de côté, Tristan dort sur un lit de repos, à l'ombre d'un grand tilleul. On le prendrait pour un mort. A son chevet se tient assis Kurwenal, douloureusement penché vers lui, écoutant son souffle avec inquiétude. — Au dehors, on entend une mélodie jouée par un berger. — Le berger lui-même paraît, au bout d'un instant, vu à mi-corps au-dessus du parapet et regardant vers l'intérieur, très attentif.)

SCÈNE I

LE BERGER

Kurwenal! Hé!
Dis, Kurwenal!
Parle, ami.
Dort-il toujours!

KURWENAL *(hochant tristement la tête.)*

L'éveil pour lui!
Loin de nous à jamais
fuirait son âme.
A moins que l'aide n'eût paru
Qui seule nous peut sauver.
N'as-tu rien vu?
Encor rien sur la mer?

LE BERGER

Un bien autre chant
t'aurait averti.

Le plus léger que j'aurais su.
Mais dis sans feinte, vieil ami :
au maître qu'advint-il ?

KURWENAL

Laisse ! Silence !...
Va, tu ne peux l'apprendre.
Veille au loin.
Paraisse une nef
et vite un leste refrain.

LE BERGER

(se tournant et scrutant l'horizon de la mer en s'abritant les yeux de sa main.)

Vide sans fin la mer !

(Il porte son chalumeau à ses lèvres et s'éloigne en jouant sa mélodie.)

TRISTAN *(sans mouvement, d'une voix sourde.)*

Cet air d'enfance,
que veut-il donc !

(Il ouvre les yeux et tourne un peu la tête.)

KURWENAL *(avec un tressaillement d'effroi.)*

Ah !

TRISTAN

Où suis-je ?

KURWENAL

Ah ! sa parole !
Sa parole !
Tristan ! Maître !
Héros ! Mon Tristan !

TRISTAN *(avec effort.)*

Qu'entends-je ?

KURWENAL

Joie! O joie!
Il vit. O vie!
Douce vie!
Mon Tristan va revivre!

TRISTAN

Kurwenal, toi?
D'où vins-je?
Où suis-je?

KURWENAL

Où tu es?
En calme et libre pays!
Karéol, Maître.
Là, tes ancêtres
ont vécu.

TRISTAN

Mes ancêtres?

KURWENAL

Ouvre les yeux.

TRISTAN

Mais qu'entendais-je?

KURWENAL

Le chant d'un pâtre
— l'air encor vibre.
Aux dunes là-bas
il conduit tes ouailles.

TRISTAN

Mes ouailles?

KURWENAL

Maître, oui certes!
C'est ton bien,

c'est ton burg.
Ton peuple, fidèle
au cher seigneur
du mieux qu'il put
prit soin d'un tel manoir
par mon héros pour héritage
à ses vassaux donné,
quand il quitta sa terre,
à d'autres lieux courant.

TRISTAN

Quels autres lieux?

KURWENAL

Hé ! Cornouailles.
Fier et joyeux,
quels beaux honneurs
et quelle gloire.
Tristan, mon chef, s'y conquit !

TRISTAN

Suis-je en Cornouailles?

KURWENAL

Non pas : à Karéol.

TRISTAN

Comment vins-je ici ?

KURWENAL

Comment y vins-tu ?
Pour sûr pas à cheval.
La barque en mer t'a conduit :
puis, en la barque, sur mon épaule
je t'ai pris.
Elle est large
— et je t'ai porté au bord.

Donc tu es chez toi,
chez toi — ton sol, ton vrai pays,
ton lieu natal,
tes propres champs, ta joie.
Le vieux soleil t'éclaire,
La mort s'enfuit; tes blessures
vite se guérissent.

(Il s'incline sur la poitrine de Tristan.)

TRISTAN

Crois-tu bien ? Va, c'est tout autre,
Mais point ne peux le dire.
Loin fut l'éveil — loin d'ici.
Mais où restai-je ? — Ah ! point ne peux le dire.
Je n'ai vu là, soleil,
non, ni terroir, ni peuple.
Mais qu'ai-je vu ?
— Ah ! point ne peux le dire...
J'étais d'où vint un jour mon être,
où pour jamais je vais,
où règne au loin l'immense nuit.
Plus rien là, n'occupe l'âme,
hors l'oubli divin, sans bornes. (1)
Qui m'a voilé ce rêve ?
Cher délire, hantise,
est-ce toi qui vers l'éclat du jour
encor me jette ?
Seule en mon cœur restée
l'ivresse ardente d'amour
des joies de mort naissantes
vers la clarté me pousse,
mensonge d'or qui trompe
et pour Isolde luit.
Isolde du jour subit l'empire ! (2)
Au jour encore vit Isolde.
Quelle angoisse !
Quel supplice !

(1) Var : *Sans âge.*

(2) Var : *Isolde encor du jour la proie !*

Oh ! sa vue !
Soif brûlante !
Lourde naguère, j'ai sur moi
vu la porte de mort se clore.
Large, elle est soudain rouverte.
Au feu céleste elle céda.
Le dur éclat m'aveugle.
Il faut que hors des ombres
je La cherche,
je La voie,
je La prenne,
et qu'en Elle je m'absorbe,
doux espoir à Tristan seul permis.
Las ! se lève, morne, amer,
sans répit, le jour cruel.
Clair et louche feu
Son astre rouvre
aux vains mirages mon esprit.
Horrible jour au fauve éclat
dois-je par toi toujours souffrir ?
Brûles-tu sans fin, ô torche,
qui, même aux nuits, m'écarter d'elle ?
Ah ! Isolde, bien aimée,
quand doit mourir,
ah ! quand doit mourir la torche,
signal des joies prochaines ?
Clarté, t'éteindras-tu ?
Nuit, viendras-tu jamais ?

KURWENAL (*avec une vive émotion mais se dominant*)

Qui j'ai bravé jadis pour toi,
Autant que toi, Maître, je l'invoque.
Mais, sois en sûr,
tu vas la voir, là, tantôt.
La joie t'en est promise —
pourvu qu'encore elle vive !

TRISTAN

La clarté luit toujours.
 Pour moi la nuit n'est point.
 Isolde vit et veille.
 Elle m'appelle hors la nuit.

KURWENAL

Est-ce ainsi ? Que l'espérance luise.
 Ton Kurwenal n'est qu'un simple,
 Mais tu n'en vas plus rire
 Mourant, tu restas, un jour,
 par Melot le perfide
 d'un lâche coup frappé.
 A telle plaie quel remède ?
 Moi, l'homme simple, j'ai pensé :
 Blessé par Morold, qui t'a sauvé
 pourrait fermer la plaie
 qu'un Melot t'a pu faire.
 Le bon secours, je l'ai trouvé,
 En Cornouailles on s'est donc rendu.
 Un homme sûr, droit sur la mer,
 mène Isolde ici.

TRISTAN (*hors de lui*)

Isolde vient !
 Isolde approche !

(*Il fait des efforts pour parler.*)

Fidèle, noble entre les hommes,
 Mon Kurwenal, parfait ami,
 o cœur que rien n'ébranle,
 quel merci te puis-je dire ?

(*Il l'attire à lui et l'embrasse.*)

Mon sûr bouclier au fort des combats,
 pour fête et deuil toujours tout prêt,
 ai-je maudit, tu as maudit ;
 ai-je chéri, tu as chéri.

Le bon roi Marke, par moi servi,
t'a vu fidèle
comme l'or.

Force me fut de trahir mon roi ;
tu m'aidas, toi, sans balancer !
Tu te renonces, mien tout entier !
Tu souffres, oui, quand je souffre,
mais, ma souffrance,
la peux-tu comprendre ? (1)

L'affreuse torture
qui m'étreint,
la flamme implacable
qui me tient,
puis-je les dire ?
peux-tu m'entendre ?

Sachant, tu n'aurais cesse ;
au guet montant à la hâte,
de tous tes sens
tendu vers l'espace,
les yeux perdus sur le large,
loin, tu verrais à la brise,
s'enfler la voile
qui m'amène,
du tourment d'amour brûlée,
Isolde hâletante.

Là bas ! Là bas !
Rapide elle vient.
Vois-tu ? Vois-tu ?
La flamme est au mât.
La nef ! La nef !
Là, près du récif.
Vois-tu donc pas ?

Kurwenal, vois-tu donc pas ?

(Kurwenal hésite, redoutant de s'éloigner de Tristan. — Tristan le supplie du regard. — On entend, comme tout à l'heure, la mélancolique mélodie du berger.)

(1) Var: *T'est toute fermée.*

KURWENAL (*très abattu*)

Pas une nef en mer !

(*Tristan écoute et, par degré, se rassérène. Il se laisse aller ensuite à une tristesse croissante.*)

TRISTAN

Dois-je te bien saisir.

O chant si vieux, si grave,
avec tes sons plaintifs ?

Parmi les brises,

Triste, un soir,

naguère, au fils tu dis la mort du père.

En l'aube pâle, encor plus triste,
de sa mère il sut par toi le sort.

Mort, lui, m'ayant conçu !

Elle morte par moi seul !

La vieille plainte, rêve et pleurs,

Vers eux jetai ses sons poignants.

Sa voix me hante et m'a hanté : (1)

Pour quel destin, ma vie ?

Pourquoi jadis naquis-je ?

Pour quel destin ?

La vieille plainte parle encore :

« Désire ! Expire ! »

Non, ah ! non, autre est son sens.

« Rêve ! Rêve !

La tombe même aspire !

Nul ne meurt par le rêve ! »

La voix sans fin

nomme, en rêvant,

pour douce mort

mon secours lointain encor.

Quand, blessé, j'allais voguant,

le noir venin tout près du cœur

en désir chanta la plainte.

La brise, alors, me jeta

vers l'enfant d'Irlande.

(1) Var : *Sa voix me dit, sa voix m'a dit :*

La plaie qu'elle sut fermer,
son propre glaive la rouvrit.
L'épée, lors, brusque,
chut à terre,
et j'eus d'elle un poison terrible. (1)

Quand j'espérais
l'entière délivrance,
elle choisit
le plus sombre des charmes
par qui la mort s'éloigne
et l'âcre mal s'obstine.

Le philtre ! Le philtre !
Le philtre d'horreur !
Mon esprit, mon cœur,
sa rage les tient,
et nul salut
ni douce mort
pour m'arracher
au désir fatal !
Nul repos, ah !
nul repos jamais.
La nuit me jette
au jour maudit
afin qu'à jamais ma peine
au clair soleil soit offerte.

Oh ! ces clartés
brûlantes du ciel
m'embrasent le front
de cuisantes douleurs !
Contre une flamme
si dévorante
il n'est point d'ombre
fraîche qui couvre !
En tels supplices
si déchirants,
quel baume donne
une heure d'oubli !

(1) Var : *Un poison à boire.*

L'atroce breuvage
 qui me voue au tourment,
 Moi seul, oui, moi,
 je l'ai préparé.
 Malheur de père
 et pleurs de mère,
 sanglots d'amour
 de tous les temps,
 beaux rires et larmes,
 plaies et caresses,
 j'ai tout mêlé
 au philtre qui brûle.
 Par moi broyé
 en cette coupe
 où j'ai puisé
 mon ardente ivresse,
 maudit sois, philtre odieux !
 Maudit qui t'a broyé !

(Il retombe sans connaissance. Kurwenal, ayant tout fait pour le calmer, pousse des cris de désespoir.)

KURWENAL

Mon maître ! Tristan !
 Charme effroyable !
 O tendre mensonge ! (1)
 O chaîne d'amour !
 Au monde rêve trop doux !
 De toi c'est donc fini !
 Donc il est là
 celui qu'on aimait,
 qui aima d'un amour sans égal.
 Voyez quel beau prix
 recueille l'amour —
 le seul prix qu'obtienne Amour !
(D'une voix sanglotante.)
 Es-tu donc mort ? ou vivant ?

(1) Var : O leurre cher !

Es-tu parti damné?

(Il écoute son souffle.)

O joie! Non... Il tremble!... Il vit!
Sa lèvre se veut rouvrir.

(Tristan revient lentement à lui.)

TRISTAN

La nef? Vois-tu la nef?

KURWENAL

La nef! Pour sûr,
tout proche elle est.
Ne crains plus qu'elle tarde.

TRISTAN

Vers moi Isolde
tend ses bras.
Elle tient le philtre de paix.
Vois-tu pas?
N'as-tu donc pas d'yeux?
Rayonnante, fière et libre,
elle avance au champ des ondes.
Des fleurs enivrantes
parent aux vagues
son chemin
vers notre grève.
Sa grâce me calme.
La douce paix
descend comme un baume
dans mon cœur.
Ah! Isolde,
Isolde! oh! belle es-tu!
Eh! Kurwenal,
là, ne vois-tu rien?
Au guet, en hâte!
Au guet, lambin!
Quand je vois splendeur pareille

N'est-il rien qui te frappé?
 M'as-tu compris?
 Au guet — et prompt!
 Monte au plus vite!
 Es-tu là haut?
 La nef! la nef!
 Isolde vient?
 Tu dois la voir!
 Tu dois la voir!
 La nef! Dis, encor rien?

(Comme Kurwenal hésite encore et résiste à Tristan, on entend, au dehors, un air joyeux du berger.)

KURWENAL

O joie! joie!

(Il monte rapidement à la tour du guet et s'y met en observation, tout essoufflé.)

Ah! au nord!
 La voile. Elle approche.

TRISTAN

L'ai-je su?
 L'ai-je dit?
 Oui, elle vit;
 ma vie renaît.
 Pour moi Isolde
 seule est tout.
 Où sans Isolde
 serait le monde?

KURWENAL

Hei-ha! Hei-ha!
 Qu'elle va légère!
 Sa voile s'ouvre au vent.
 Elle court : c'est un vol.

TRISTAN

La flamme? La flamme?

KURWENAL

La flamme de joie
qui flotte claire en l'air vif.

TRISTAN (*se dressant sur son lit.*)

Ha-hei ! Liesse !
Claire au jour
resplendit Isolde !
Isolde, à moi !
Vois-tu ses traits ?

KURWENAL

Ce grand rocher
cache la nef.

TRISTAN

Près de l'écueil !
Est-ce péril !
Aux roches brisantes
maint vaisseau reste.
La barre, qui l'a ?

KURWENAL

Un maître pilote.

TRISTAN

Trahit-il point,
Tout à Melot gagné ?

KURWENAL

Sûr comme moi.

TRISTAN

Un traître aussi, toi !
Barbare !
Vois-tu encore ?

KURWENL

Non, rien. •

TRISTAN

Perdue !

KURWENAL

Hei-ha ! Hei-ha ! Hei-ha !
Hardi ! Hardi ! Passe franchie !

TRISTAN

Hei-ha ! Hei-ha ! Kurwenal,
si noble ami,
mes richesses, mes biens,
à toi je les lègue.

KURWENAL

Ils volent aux flots.

TRISTAN

Est-ce bien elle ?
Vois-tu Isolde ?

KURWENAL

Je vois ses signes.

TRISTAN

O femme sans prix ! (1)

KURWENAL

Ils entrent au port.
Isolde, ah !
D'un seul élan
elle a touché le sol.

TRISTAN

Descends tout de suite.
Combien tu tardes !

(1) Var: *Miracle d'amour* !

Descends ! Descends !
Vers le port !
Aide ! Aide ma reine.

KURWENAL

Je vais la porter ;
j'ai bonne épaule.
Mais toi, Tristan,
reste en paix étendu.

(Kurwenal sort en hâte. Tristan, au comble de l'exaltation, s'agitte sur sa couche.)

SCÈNE II

TRISTAN

Oh ! ce soleil !
Jour éclatant !
Ah ! ces délices
dans la clarté !
Sang qui bouillonne.
cœur qui s'exalte,
joie sans mesure,
fièvre éperdue,
Sur ce lit gisant,
Oh ! n'en mourrai-je !
Debout ! vers l'endroit
où les cœurs palpitent !
Tristan le preux
à force de bonheur
s'est à la mort
soudain ravi !

(Il se dresse.)

Tout rouge de plaies,
j'ai pu frapper Morold.
Tout rouge de plaies,
je cours ici vers Isolde.

(Il arrache et rejette les bandages de sa blessure.)

Heia, mon sang,
Joyeux t'épanche !

(Il s'élançe de sa couche en chancelant.)

Qui doit ma plaïe
pour jamais clore
accourç fièrement
portant mon salut.
S'efface le monde
à l'ardeur de mon vœu !

(Il s'avance vers le milieu de la scène.)

ISOLDE *(appelant du dehors)*

Tristan ! Fidèle !

TRISTAN *(sous le coup de la plus poignante émotion)*

N'entends-je le jour ?
La torche ! Ah !
La torche s'éteint.
A elle ! A elle ! (1)

(Isolde entre à pas pressés, hors d'haleine. Tristan ne pouvant plus se dominer, se précipite au devant d'elle, chancelant toujours. Au milieu de la scène il la rencontre. Elle le recueille dans ses bras. Tristan s'y affaisse et glisse lentement à terre.)

ISOLDE

Tristan ! Ah !

TRISTAN *(mourant, les yeux fixés sur Isolde)*

Isolde !

ISOLDE

C'est moi ! C'est moi !
Très doux ami !
Oui, encore,
c'est mon appel.
Isolde t'appelle.
Isolde vient

(1) Var : *J'y vais ! J'y vais !*

à Tristan s'unir dans la tombe.

Es-tu sans voix ?
Rien qu'une heure,
rien qu'une heure
reste en éveil.

Tant d'après jours
J'ai fait ce rêve
encore une heure
avec toi de vivre.

Veux-tu me prendre
ainsi, toi, Tristan,
cette heure unique,
joie suprême,
douce pour jamais.

Ta plaie ? Où ?
J'ai le remède.

Que fiers et joyeux
la nuit nous prenne !
Sous ta blessure,

sous ta plaie, ne meurs pas.

En nous d'un seul coup
s'éteigne le jour vivant...

Tu fermes tes yeux !
Froid, ton cœur !
Pas même un souffle,
un soupir !
Doit-elle en larmes
te veiller.

Celle, heureuse de te rejoindre,
qui s'en vint sur la mer.

Trop tard !... M'es-tu si dur ?

Fais-tu sur moi
peser tel arrêt !

Tout sans bonté,
à mes peines sourd !
Aux vaines plaintes
Suis-je vouée ?

Encore, ah !
rien qu'une fois,
Tristan, ah !
Vis ! Entends !...
Mon âme !...

(Elle tombe évanouie sur le cadavre de Tristan.)

SCÈNE III

(Kurwenal, revenu aussitôt après l'arrivée d'Isolde, est resté présent à la scène, sans parole, en proie à la plus cruelle angoisse, immobile, les regards attachés sur Tristan.)

Tout à coup, au fond du théâtre, on entend un tumulte, des bruits d'armes. Le berger accourt en franchissant le parapet.)

LE BERGER *(à voix basse, en s'approchant de Kurwenal)*

Kurwenal, vois !
Une autre nef !

(Kurwenal bondit de fureur et regarde par dessus le parapet, pendant que le berger, très ému, contemple à distance Tristan et Isolde.)

KURWENAL

Mort et diables !

(En fureur.)

Reste avec moi !
Marke et Melot
viennent ici.
Des armes ! Des pierres !
Suis-moi ! Au seuil !

(Il court vers la porte avec le berger et tous deux, en hâte, s'évertuent à la barricader.)

LE PILOTE *(faisant irruption.)*

Marke est tout près
avec ses gens.
Ne lutte pas.
Nous sommes perdus.

KURWENAL

Toi, là — et aide!
Va, moi en vie,
pas un seul n'entrera!

BRANGÆNE (*appelant du dehors et d'en bas.*)

Isolde! Dame!

KURWENAL

Brangæne, là!

(Criant vers le bas.)

Que cherches-tu?

BRANGÆNE

Ouvre, Kurwenal.
Où est Isolde?

KURWENAL

Traîtresse aussi, toi!
Honte, infidèle!

LA VOIX DE MELOT (*au dehors.*)

La porte à bas!
Laisse passer.

KURWENAL (*avec un furieux éclat de rire*)

Heia! ha-ha! Beau jour,
celui qui t'amène!

(Melot, entouré de guerriers, paraît près du seuil. Kurwenal se jette sur lui et l'étend à terre.)

KURWENAL

Meurs, drôle impudent!

MELOT

Hélas! Tristan!

(Il meurt.)

BRANGÆNE (*toujours dehors.*)

Kurwénal! Fou furieux!
Tu te trompes.

KURWENAL

Serve sans foi!

(*A ses compagnons.*)

Vous, hardi!
Tous chassez-les.

(*Ils combattent.*)

MARKE (*au dehors*)

Place! Fais trêve!
Perds-tu la tête?

KURWENAL

Ici fauche la mort.
Rien qu'elle, ô roi,
rien ne s'y trouve.
Si tu la cherches,
oui, viens!

(*Il s'élançe contre le roi et sa suite.*)

MARKE

Arrière, âme de fou!

(*A ce moment, Brangæne ayant réussi à franchir l'enceinte par le côté s'avance au premier plan de la scène.*)

BRANGÆNE

Isolde! Dame!
Joie! Salut!
Que vois-je? Ah!
Vis-tu? Isolde!(1)

(*Elle essaie de la ranimer. — Marke et sa suite, en même temps, ont repoussé Kurwenal et ses compagnons. Le roi entre. Kurwenal, grièvement blessé, recule en chancelant devant Marke vers l'avant-scène.*)

(1) Var: *Es-tu vivante?*

MARKE

Mensonge! Erreur!
Tristan! Où es-tu?

KURWENAL

A terre, là... où je tombe.
(Il s'affaisse aux pieds de Tristan.)

MARKE

Tristan! Tristan!
Isolde! Las!...

KURWENAL *(prenant a main de Tristan)*

Tristan, maître,
n'aie courroux
si, fidèle,
je te joins!

(Il meurt.)

MARKE

Morts ensemble!
Tous sont morts!
Mon preux, mon Tristan!
Cœur de mon cœur!
Ce jour encor
dois-tu trahir qui t'aime
lorsqu'il te vient
prouver si haut sa foi entière.
Eveille, év eille,
Eveille-toi... — Je pleure!

(Il se penche sur le cadavre, en sanglotant.)

Ami traître, sûr ami!

BRANGÆNE *(tenant entre ses bras Isolde qui se ranime)*

L'éveil! Tu vis!
Isolde, écoute.
Coupable, j'expie.

L'erreur du breuvage
 au roi je l'ai dite.
 Aussi sans tarder
 prit-il la mer,
 Voulant t'atteindre,
 te rendre libre
 et te conduire à l'ami.

MARKE

Pourquoi, Isolde,
 de moi douter ?
 Quand s'est fait le jour
 sur ce qui ne m'était connu,
 combien joyeux j'ai vu
 l'ami de faute pur !
 Au preux si cher
 pour te remettre
 à pleines voiles
 t'ai-je suivi.
 Mais la rage
 du malheur
 devança le porteur de paix.
 J'accrois la gerbe de mort.
 L'erreur double le mal.

BRANGÆNE

Oh ! Entends-nous !
 Isolde ! Chère !
 Entends ta fidèle ici.

(Isolde regarde sans comprendre, étrangère à ce qui se passe. Elle attache, enfin, ses yeux sur le corps de Tristan, dans une grandissante exaltation.)

ISOLDE

Doux et calme,
 quel sourire !
 Comme brille
 l'œil qui s'ouvre !...

Là, voyez tous,
oh ! Voyez !...
Feu qui monte,
comme il rayonne !
Astre d'or,
il plane aux cieux !
Là, voyez !
Comme bat
son cœur si fier !
Quel transport
soulève son sein !
A ses lèvres,
joie suave,
doux et pur
un souffle naît.

Dites !... là !... N'est-ce point ainsi ?
Dois-je seule ici l'entendre,
l'hymne fort, si doux et calme ?

Joie qui pleure,
Verbe immense,
paix clémente
qu'il me chante,
qui pénètre,
qui m'emporte,
qui résonne,
monte et vibre ?

Claire harmonie,
flots qui m'inondent :
sont-ce là les vagues des brises,
des nuages qui embaument ?

Comme ils montent !
Comme ils roulent !
Est-ce un souffle ?
Est-ce un hymne ?
Enivrée,
submergée,

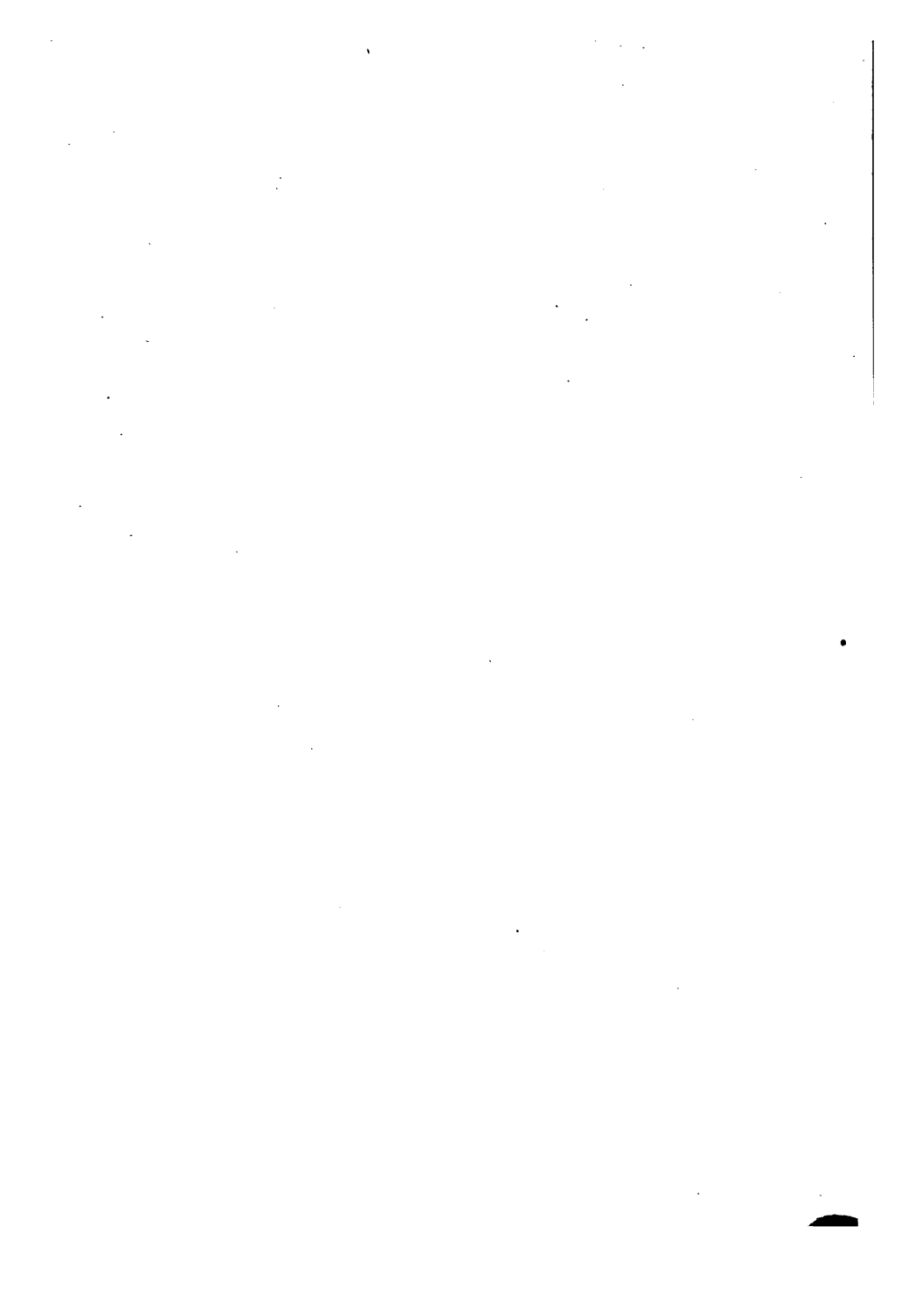
dois-je aux purs parfums me fondre ?

Dans ces vagues pressées,
dans ces chants infinis,
dans la vie,
souffle immense du Tout,
me perdre,
m'éteindre...
sans pensée...
toute joie !

(Isolde tombe doucement, comme transfigurée, entre les bras de Brangène sur le cadavre de Tristan. — Profonde émotion et surprise des spectateurs. — Marke bénit les cadavres. — Le rideau s'abaisse sur le dernier accord.)

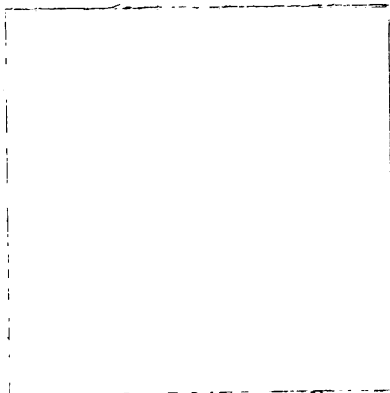
FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE







782.2
W₂t₂F



RICHARD WAGNER

TRISTAN & ISOLDE

Drame Musical en Trois Actes

Partition d'Orchestre. net. 150 »

PARTITIONS CHANT & PIANO

Texte Français (traduction WILDER) net. 20 »
» Allemand (arrangement de H. de BULOW) » 12 50
» » » » » format in-4° » 37 50
» » Edition de grand luxe avec 12 illustrations
de F. STASSEN, papier Japon, tirage à
100 exemplaires numérotés. » 135 »
» » (arrangement, facilité, KLEINMICHEL). » 12 50
» Anglais » 12 50
» Russe. » 20 »

Partition complète, piano seul. net. 10 »
» » » » format in 4° » 26 25
» » piano à 4 mains. » 37 50

MORCEAUX CHANT ET PIANO

Arrangements divers

PIANO, VIOLON, VIOLONCELLE, ETC.

COSTALLAT & C^{ie}

15, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 15

PARIS

STANFORD UNIVERSITY

ML 50 .W13 T84e
Tristan & Isolde

C.1

Stanford University Libraries

To avoid fine, this book should
or before the date last stamp



3 6105 042 490 586

RESERVED

Fall, 1958

MUSIC LIBRARY

3 L. 13
OCT 1 - 1958

MUSIC LIBRARY / F
OCT 1 - 1958

ML50
W13T84e
ed. 5

ML50
W13T84e
ed. 5

493817